This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

ELR

MÉMOIRES

D'ANNE DE GONZAGUES,

PRINCESSE PALATINE.

ERRATA.

PAGE 15, ligne 7, *vives couleurs*, lisez *sombres couleurs.*

Page 21, ligne 8, *de ces ressentimens*, lisez *de ses.*

Page 22, ligne 11, *le Comte Olivarès*, lisez *d'Olivarès.*

Page 36, ligne 11, *indiscrète emportée*, lisez *indiscrète, emportée*, &c.

Page 42, ligne 10, *plisanteries*, lisez *plaisanteries.*

Page 44, ligne 14, *des formes importantes*, lisez *imposantes.*

Page 89, ligne 11, *ce nom si important*, lisez *si imposant.*

Page 102, ligne 13, *plus chèrs*, lisez *plus chèr.*

Page 131, ligne 7, *facilité*, lisez *fatuité.*

Page 142, ligne 3, *Amant de Mademoiselle de Chevreuse*, lisez *de Madame.*

Page 165, ligne 3, *à M. de Rhodez*, lisez *à Madame de Rhodes.*

[Sénac de Meilhan, Gabriel]

Ta 8 X

MÉMOIRES
D'ANNE DE GONZAGUES,
PRINCESSE PALATINE.

MASSILIÆ IHS SOC. JES.

A LONDRES,
Et se trouve à PARIS, chez les Marchands de Nouveautés.

M. DCC. LXXXVI.

BA

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
746954 A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1934 L

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

JE me trouvois à portée, il y a quelques années, de l'Abbaye de . . . . . . & je fis connoiſſance avec l'Abbeſſe, Femme de beaucoup d'eſprit & d'une grande piété. Elle me montra des lettres originales de Paſcal, de Racine, & de Madame de Nemours. En nous entretenant de cette Princeſſe, elle me dit qu'elle avoit un manuſcrit qu'on

croyoit être de la Princeſſe Palatine. Le nom d'une perſonne auſſi célèbre par ſon eſprit, me fit deſirer vivement d'en avoir communication. J'eus beaucoup de peine à le lire, tant il étoit mal écrit ; j'y trouvai beaucoup de lacunes, des endroits rayés, & des pages, ou ſupprimées, ou égarées. Des mémoires qui concernoient des intrigues de Cour, intéreſſoient peu une femme qui ne liſoit que des livres de piété. L'Abbeſſe conſentit à m'en faire préſent, mais elle exigea de moi que, tant qu'elle

vivroit, ce manuſcrit ne ſortiroit pas de mes mains, & que je ne la citerois jamais, ne voulant, me dit-elle, pendant ſa vie, ni après ſa mort, que ſon nom fût mêlé dans les vains propos du monde. J'ai tenu ma parole; j'ai attendu qu'elle ne fût plus, pour publier cet ouvrage, qui m'a paru intéreſſant; &, fidèle à mes engagemens, je m'abſtiens de citer la perſonne de qui je les tiens. Une foule d'écrits, & ſur-tout les mémoires du Cardinal de Retz, ne laiſſent rien à deſirer ſur les évè-

nemens de ce tems ; mais l'ouvrage d'une perſonne illuſtre, qui a inſpiré la plupart des révolutions, conduit avec habileté les intrigues les plus compliquées, doit jeter un nouveau jour ſur le caractère, les motifs & les actions de ceux qui ont eu part aux révolutions. L'impartialité qui règne dans ces mémoires, & la ſincérité qui caractériſe la Princeſſe Palatine, les rendent encore plus précieux.

La Princeſſe Palatine étoit fille de Charles Duc de Man-

toue, & de Catherine de Lorraine; elle épousa le Prince Édouard, Comte Palatin du Rhin, fils de Fréderic Électeur Palatin, & Roi de Bohême. Sa sœur Louise-Marie fut mariée à Ladislas Sigismond IV., Roi de Pologne. La Princesse Palatine mourut âgée de soixante & huit ans, en 1684, après avoir passé plusieurs années dans les plus austères pratiques de la Religion. Cette femme supérieure par son génie, qui avoit tant de capacité pour les affaires, & de talens pour le Gouvernement, ajoutoit foi

MÉMOIRES

D'ANNE DE GONZAGUES,

PRINCESSE PALATINE.

raviſſante. L'aveugle parut alors changer de voix & de viſage, & prenant un ton d'autorité: mon exemple, dit-il, vous doit apprendre qu'il y a des choſes très-excellentes & très-admirables qui échappent à notre vue, & qui n'en ſont ni moins vraies, ni moins deſirables, quoiqu'on ne puiſſe les comprendre, ni imaginer. Par une ſoudaine illumination, elle ſe ſentit ſi éclairée, & tellement tranſportée de la joie d'avoir trouvé ce qu'elle cherchoit depuis ſi long-tems, qu'elle ne put s'empêcher d'embraſſer l'aveugle, dont le

diſcours lui découvroit une plus belle lumière que celle dont il étoit privé ; &, dit-elle, il ſe répandit dans mon cœur une joie ſi douce & une foi ſi ſenſible, qu'il n'y a point de paroles capables de l'exprimer. Elle s'éveilla là-deſſus, dit-elle, & ſe trouva dans le même état où elle s'étoit vue dans cet admirable ſonge, c'eſt-à-dire, tellement changée, qu'elle avoit peine à le croire. Je me levai, pourſuivit-elle, avec précipitation : mes actions étoient mêlées d'une joie & d'une activité extraordinaires ; tout ce que je

lisois sur la Religion me touchoit jusqu'à répandre des larmes. Je me trouvois à la messe dans un état bien différent de celui où j'avois accoutumé d'être : mais alors, dit-elle, il me sembloit sentir la présence réelle de Notre Seigneur, à-peu-près comme l'on sent les choses visibles, & dont l'on ne peut douter. ».

Pour achever de faire connoître les talens & le génie de la Princesse Palatine, je me contenterai de citer ce que le Cardinal de Retz en dit dans

ſes Mémoires, & le portrait que trace Boſſuet de cette Princeſſe, dans ſon Oraiſon funèbre : quelque ſoit le rare aſſemblage de qualités qu'il renferme, quelque ſuſpectes que ſoient les Oraiſons funèbres, les faits & l'opinion impartiale & éclairée du Cardinal de Retz font voir que cet éloge n'eſt point exagéré.

PORTRAIT
DE MADAME
LA PRINCESSE PALATINE,
PAR
LE CARDINAL DE RETZ.

MADAME la Princeſſe Palatine eſtimoit autant la galanterie, qu'elle en aimoit le ſolide. Je ne crois pas que la Reine Éliſabeth d'Angleterre ait eu plus de capacité pour conduire un État. Je l'ai vue dans la faction, je l'ai vue dans le cabinet, & je lui ai trouvé par-tout également de la ſincérité.

PORTRAIT

DE LA MÊME PRINCESSE,

PAR BOSSUET,

TIRÉ DE SON ORAISON FUNEBRE.

LE génie de la Princeſſe ſe trouvoit également propre aux divertiſſemens & aux affaires. La Cour ne vit jamais rien de plus engageant, & ſans parler de la pénétration, ni de la fertilité infinie de ſes expédiens, tout cédoit au charme ſecret de ſes entretiens. . . . . Toujours fidèle

à l'État & à la grande Reine Anne ; on ſait qu'avec le ſecret de cette Princeſſe, elle eut encore celui de tous les Partis, tant elle étoit pénétrante, tant elle s'attiroit de confiance, tant il lui étoit naturel de gagner les cœurs ! Elle déclaroit aux Chefs des Partis juſqu'où elle pouvoit s'engager, & on la croyoit incapable de ſe tromper ni d'être trompée ; mais ſon caractère particulier étoit de concilier les intérêts oppoſés, &, en s'élevant au-deſſus, de trouver le ſecret endroit, comme le nœud par où on peut les réunir.

Tel eſt le portrait tracé par Boſſuet, & il eſt peut-être ſans exemple, que l'excès de la louange ne ſoit qu'une vérité hiſtorique.

MÉMOIRES

MÉMOIRES
D'ANNE DE GONZAGUES,
PRINCESSE PALATINE.

JE vous ai ſouvent entretenue, Madame, des troubles de la Régence. Votre eſprit curieux & obſervateur vous a portée à me faire mille fois des queſtions ſur les perſonnages qui ont paru ſur la ſcene à cette époque ; vous en avez connu pluſieurs qui ont été depuis à peine remarqués dans le monde, & vous

avez en vain cherché l'audace d'un Révolté dans l'empressement servile d'un Courtisan. Peu d'années ont produit cette révolution. De l'abattement où le Cardinal de Richelieu avoit réduit les esprits les plus remuans, on passa presque subitement à l'indépendance & à la révolte, & par une pente non moins rapide, on a passé ensuite à la soumission la plus profonde. Il n'est point d'autres causes à chercher à ces révolutions, que le caractère de ceux qui ont gouverné. La réputation de plusieurs de ceux qui ont joué un rôle du tems des dernieres guerres civiles, n'est plus qu'un ridicule pour eux; le Cardinal de Retz lui-même n'y auroit pas échappé avec

toute la ſupériorité de ſon génie, s'il n'avoit pris habilement le parti de la retraite.

Croyez, Madame, ce que vous m'avez ſouvent entendu dire, que les hommes ne jugent rien d'après eux & d'après la véritable valeur des choſes. Les grandes qualités, les vertus déplacées excitent ſouvent le mépris, & ſont l'objet de la raillerie: l'expérience apprend qu'une grandeur démeſurée eſt auſſi près du ridicule qu'une extrême petiteſſe. Les vices les plus odieux, environnés des rayons de la faveur, ſont tolérés, & peuvent devenir à la mode; enſuite le ſuccès juſtifie tout, couvre tout.

Le Cardinal Mazarin a été l'objet de la haine publique, des arrêts l'ont proſcrit, on a mis ſa tête à prix, &, peu de tems après, des Princes ont épouſé, à l'envi, ſes Nièces; il a refuſé pour l'une, le Roi d'Angleterre; enfin, il a porté ſes regards juſqu'au Trône de France : Richelieu y auroit établi ſa Nièce; mais l'avidité, qui avoit fait entaſſer tant de tréſors à Mazarin, ne pouvoit s'allier, dans le même homme, avec l'audace qui auroit mis à profit la paſſion du Roi.

Je vous parle ſans partialité; tous les évènemens que j'ai à vous retracer ſont loin de moi, & la plupart des Acteurs ſont morts. Je ſuis

comme les Héros des Champs Élisés, retirée du monde ; je ne suis plus, en quelque sorte, qu'une ombre ; & le souvenir de ce que j'ai vu, n'est corrompu par aucune passion.

Je vais vous exposer les événemens dont j'ai été témoin, & surtout ceux où j'ai eu quelque part, avec la sincérité que vous me connoissez, & qu'on a toujours reconnue en moi. C'est peut-être à cette qualité seule que j'ai dû quelques succès, dans un tems où tous ceux qui se jetoient dans la négociation s'applaudissoient de leurs artifices. J'ai employé ce que j'avois de lumières à bien discerner les intérêts des per-

ſonnes avec leſquelles je traitois, à écarter ce que l'amour propre, ce que le deſir d'un petit ſuccès particulier, nuiſible ſouvent au véritable, met de confuſion dans les affaires; je développois nettement mon opinion, je convenois de mon intérêt, j'établiſſois le dégré & le genre de mes attachemens; enfin, je traçois la ligne que je devois & voulois ſuivre; je déterminois le point fixe où je m'arrêtois, & que rien ne me feroit paſſer; la ſincérité étoit pour moi le fil d'Ariane, il me faiſoit ſortir heureuſement du labyrinthe de l'intrigue.

Je fus deſtinée au cloître dès mon enfance, ainſi que ma ſœur Bene-

dicte. Mon père qui aimoit avec passion la Princesse Marie, ma sœur aînée, vouloit tout sacrifier à l'agrandissement de sa fortune. Il nous mit de bonne heure au couvent, & il prescrivit de ne rien négliger pour nous inspirer le goût de la vie religieuse : je secondai quelque tems ses intentions, il se flatta que je ne paroîtrois jamais dans le monde, & qu'il pourroit, suivant ses affections, réunir toute sa fortune sur ma sœur Marie.

J'étois dévote dès l'âge de douze ans, & citée comme un exemple de ferveur. Une ame active qui éprouvoit le besoin d'un grand intérêt, un cœur tendre & sensible qui cherchoit

à s'attacher, me faiſoient deſirer avec ardeur de conſacrer ma vie entière à Dieu. Les pratiques les plus dures de la vie religieuſe, les macérations, les auſtérités, les jeûnes avoient pour moi des charmes, & je voyois arriver avec une joie extrême les jours de la Semaine Sainte. Jamais le monde ne m'a offert, dans les plus agréables jours de ma vie, des plaiſirs auſſi vifs, & qui ayent pénétré auſſi avant dans mon ame, que les jeûnes & les auſtérités du Vendredi Saint. Je dérobai un jour à une Religieuſe malade une diſcipline & un cilice; je m'enfermai auſſi-tôt dans ma chambre, & je me mis tout en ſang. Je me trouvai d'une importance extrême à mes yeux après cette belle

opération; il me sembloit que j'avois des droits incontestables à la palme du martyre; j'aspirois au moment où je pourrois m'enchaîner par des vœux éternels: mais vous le dirai-je? au milieu de tant de ferveur, j'étois importunée souvent de doutes; mon esprit se refusoit à croire, tandis que mon cœur étoit entraîné à aimer; je chassois les pensées qui pouvoient ébranler ma croyance, comme l'ouvrage du démon; elles revenoient sans cesse, les objections se présentoient en foule, & je ne pouvois être convaincue avec toute les dispositions possibles pour l'être. Dans ces momens quelquefois je me disois: qui suis-je, pour avoir des doutes & des incertitudes? pourquoi

ne croirois-je pas ce que les Arnaud & tant d'autres Hommes supérieurs croient avec soumission ? Ces réflexions dissipoient pour un instant mes doutes, & mon imagination achevoit l'ouvrage ; elle me rendoit sensible ce qui répugnoit le plus à ma foible raison ; elle faisoit disparoître ma vie entière comme un songe fugitif, & me transportoit dans une éternité de délices, achetée de quelques foibles privations. Plusieurs années s'écoulèrent ainsi entre des doutes passagers que je me suis souvent reprochés comme un égarement de ma jeunesse, & une ivresse soutenue. Un événement imprévu vint tout-à-coup changer toutes mes idées.

Les préférences qu'on accordoit à la Princesse Marie avoient excité dans mon cœur une secrette envie, & même une disposition à la haine; je portois sans cesse ma sœur à confesse, & les cilices n'avoient rien de si piquant que ses dédains pour moi, que la supériorité dont je la voyois jouir par l'aveuglement de mon père. J'avois un jour dîné avec Madame de la Châtre, Abbesse du couvent de Faremoustier, elle m'avoit comblé de caresses, les charmes de la vie religieuse m'avoient été vantés, elle m'avoit attaqué par la dévotion, & même par la vanité, en me montrant la perspective de lui succéder. Je vous observerai que rien ne paroît plus brillant, plus

important à une penſionnaire, que le gouvernement de la maiſon; les objets frappent ſenſiblement ſur des organes neufs. Un Berger diſoit que s'il étoit Roi, il garderoit ſes moutons à cheval: une jeune perſonne ne voit rien par de-là l'autorité qui agit ſur elle depuis ſon enfance.

On vint demander Madame de la Châtre; elle me laiſſa dans ſa chambre pour venir enſuite reprendre ſa converſation. Une lettre étoit ſur ſa cheminée: je reconnus l'écriture de Madame de Guiſe, & la tentation me vint de la lire. Cette lettre contenoit des exhortations à l'Abbeſſe de ne pas ſe prêter aux inſtances de mon père, de bien examiner ma

vocation, enfin de ne pas abuſer de ma jeuneſſe par des ſéductions, pour m'engager à me faire Religieuſe. Madame de Guiſe déploroit l'aveuglement de mon père, qui le portoit à ſacrifier deux filles à la fortune de l'aînée. Elle ajoutoit qu'elle me connoiſſoit, que je n'étois pas faite pour le cloître: l'ardeur extrême de mon zèle, diſoit Madame de Guiſe, devoit en faire prévoir la courte durée. Je remis la lettre à ſa place; & au lieu d'attendre l'Abbeſſe, je courus m'enfermer dans ma chambre. La rage étoit dans mon cœur; pluſieurs circonſtances, qui ne m'avoient pas frappée juſques-là, vinrent ſe préſenter à mon eſprit: je fus éclairée à

l'inſtant, & je démêlai tout ce qu'on avoit employé pour me ſéduire. C'étoit pour ma ſœur qu'on vouloit m'engager à me faire Religieuſe; voilà ce qui me déſeſpéroit. C'eſt pour embellir ſon idole, me diſois-je, c'eſt pour la mettre dans une élévation où elle s'attire tous les regards, que mon père veut me dépouiller. La haine & la jalouſie firent crouler en un inſtant l'édifice de l'Amour divin, & je me trouvai deux jours après auſſi dégoûtée du Couvent & des Religieuſes, que la femme la plus diſſipée : je ne ſongeois plus qu'à paroître avec éclat dans le monde. Le propre de l'imagination eſt d'élever & de détruire à ſon gré : la

foi me manquoit alors, & ma dévotion n'étoit que l'enthousiasme d'un esprit ardent. Tout ce qui ne tient pas au sentiment ou à la raison, n'a rien de solide; & il est facile à l'imagination de peindre des plus vives couleurs, ce qu'un instant auparavant elle avoit embelli des plus rares ornemens. Je ne me donnai pas la peine de cacher mes nouvelles dispositions. Toute la Communauté fut surprise; on fut alarmé, scandalisé; l'Abbesse fut humiliée d'avoir manqué son ouvrage; elle me prodigua les caresses, les reproches: tout fut inutile. Je déclarai nettement que je ne serois jamais Religieuse. Les persécutions de l'Abbesse

ne me laiſſoient plus aucun repos; je demandai, pour m'y ſouſtraire, à quitter Faremouſtier, & à me retirer à Avenay auprès de ma ſœur Benedicte, qui venoit d'en être nommée Abbeſſe. J'aurois été heureuſe avec elle, ſi je ne m'étois ſentie attriſtée du ſacrifice qu'elle avoit fait, & auquel j'avois échappé. Je déplorois chaque jour cette victime, immolée à l'ambition de ma ſœur. Ma haine en redoubla pour elle.

Le Duc de Mantoue mourut, cet événement me fit ſortir du couvent; & peu de tems après, j'eus à pleurer la mort de ma ſœur Béné-

dicte, dont le souvenir me sera éternellement cher.

Ma sœur Marie étoit plus belle que moi; quoique je ne fusse ni sans beauté, ni sans agrémens, elle avoit plus d'éclat. Elle fixa l'attention des hommes, & acquit de la célébrité par ses charmes. Le grand Ecuyer Cinq-Mars, brillant de tous les dons de la nature, à la fleur de sa jeunesse, favori de son maître, devint amoureux d'elle. La vanité, peut-être, entroit pour beaucoup dans cet attachement. Epouser une Princesse de Maison souveraine, & se trouver allié à tous les Princes de l'Europe, étoit pour Cinq-Mars, à peine Gentilhomme, un avantage auquel il ne

ſembloit pas qu'il pût aſpirer. Il le ſentoit, & vouloit, par des dignités, combler l'intervalle. La fortune de Luynes n'avoit rien qui fut au-deſſus des prétentions de M. le Grand. Il demandoit d'être fait Duc & Pair, & l'épée de Connétable ne paroiſſoit pas devoir lui manquer, ſi le Roi continuoit à l'aimer. Ma ſœur, entraînée par ſon goût, ſéduite par l'éclat de ſa faveur, auroit volontiers conſenti à l'épouſer. Elle fut obligée de me mettre dans ſa confidence, & nous étions dans celle des projets de Cinq-Mars. M. de Thou n'étoit pas plus coupable que nous. Le Grand Ecuyer auroit été dans toute autre poſition, un fat inſupportable; mais la fatuité n'eſt autre

chose que la présomption déplacée : & que ne pouvoit pas présumer de lui & de son étoile, un jeune homme qui se trouve à vingt ans Grand-Écuyer de France & Favori ? Tout conspiroit à l'enivrer. Son lever étoit comme celui du Roi, ou du Cardinal. Deux cens Gentilshommes le suivoient chez le Roi, & il surpassoit tous les Courtisans par la magnificence de ses habits, la noblesse & le charme de sa figure, & les agrémens de ses manières. Les femmes se jetoient à sa tête, les Ministres étoient à ses ordres, & en étoient traités avec légèreté. Le Cardinal l'aimoit ; ensuite il le craignit & le ménagea. Comment résister à tant de séductions, &

avoir à cet âge une conduite ſage & meſurée ? Cinq-Mars, flatté de l'éclat qui l'environnoit, étoit rebuté du prix dont il falloit l'acheter. Dégoûté de Louis XIII, le plus ennuyé des hommes, le plus défiant, le plus confiant; les heures qu'il paſſoit avec ce Monarque, étoient pour lui des ſiècles, & ſon impatience éclatoit ſouvent. Il partoit de S. Germain après le coucher, & venoit paſſer quelques heures avec ma ſœur. J'étois en tiers dans leur converſation. Il nous confioit ſes dégoûts & ſa haine contre le Cardinal; il le contrefaiſoit d'une manière plaiſante dans ſes rendez-vous d'amour avec Marion de l'Orme. Nous l'exhortions à ſupporter

les langueurs du Roi, & à ménager le Cardinal. Il promettoit ; mais la vivacité de ſon caractère l'empêchoit de ſe plier à l'humeur du Roi. Les ſéductions de ſes flatteurs lui perſuadoient qu'il pouvoit tout entreprendre ; enfin les ennemis du Cardinal profitoient de ces reſſentimens, pour l'éloigner encore davantage de ce Miniſtre. Il ne garda plus de meſures, lorſque le Cardinal l'empêcha d'être fait Duc & Pair ; il perdit l'eſpérance d'épouſer ma ſœur, & une grande dignité. Enfin, ce qui touchoit le plus un homme préſomptueux & habitué aux ſuccès, il éprouvoit un dégoût qui faiſoit connoître que ſa faveur étoit ſubordonnée à l'aſcendant du

premier Ministre. Il prit des liaisons dès-lors avec tous les mécontens; il eut un parti, & le Cardinal trembla pour sa place, & même pour sa vie. Qui sait ce qui seroit arrivé, si M. le Grand avoit pu se résoudre à s'ennuyer quelques heures, enfin si l'étoile du Cardinal n'eût pas fait, comme par miracle, tomber entre ses mains une copie du traité avec le Comte Olivarès? On n'a jamais su comment cet écrit, qui décida du sort du Cardinal, & de la vie de Cinq-Mars, étoit venu à sa connoissance; M. le Grand se seroit trouvé, suivant toute apparence, le maître du Roi & du Royaume; il auroit raccommodé le Roi avec le Duc d'Orléans; il

auroit épousé ma sœur, & conservé le plus grand crédit pendant la régence. Vous savez que, dès que le Roi fut parti de Paris, les projets du Grand Ecuyer éclatèrent; le Cardinal étoit instruit, mais n'avoit point de preuves : il ne tarda pas à en acquérir. Ma sœur écrivit plusieurs fois à Cinq-Mars, que son intrigue étoit connue, qu'elle faisoit l'entretien du public. Il lui écrivit, en réponse, cette lettre, dont j'ai gardé la copie, & qui est la dernière qu'elle en ait reçue : vous serez peut-être bien aise de la lire.

« Ne soyez point inquiète, ma
» chère Princesse, le Roi & l'ar-
» mée sont pour moi; mon ennemi

» m'a cédé le terrain, & l'abatte-
» ment de ſes partiſans eſt ex-
» trême. J'ai paſſé hier deux heures
» au chevet du lit du Roi; vous
» auriez été contente de moi, &
» je l'ai été infiniment de la ma-
» nière dont il m'a traité; il m'a
» fait, je vous aſſure, très-bonne
» chère; il m'a appellé ſon cher
» ami; il a ſoupiré, jeté des pro-
» pos en l'air, en me diſant qu'il
» étoit bien malheureux, qu'on
» le tourmentoit, & qu'on ſe fai-
» ſoit trop valoir. Ah! Sire, lui
» ai-je dit, & preſque les larmes
» aux yeux, que votre état me
» touche, & qu'il me ſurprend,
» en ſongeant que vous êtes le
» maître! Si vous daigniez vous en

» rapporter à moi, Votre Majesté
» demain n'auroit plus rien qui la
» gênât. Cher ami, m'a-t-il répondu,
» ne précipitez rien. Je ne puis rien
» ménager, quand il s'agit de l'in-
» térêt de mon maître, ai-je ré-
» pondu : Votre Majesté a de fideles
» serviteurs, permettez-moi de leur
» parler. Le Roi s'est retourné, &
» m'a dit, d'une voix attendrie : Bon
» soir, faites pour le mieux ; mais
» ne commettez point d'impru-
» dence. Jugez, ma chère Prin-
» cesse, si je ne suis pas autorisé
» à tout entreprendre, & sur-tout
» avec un but aussi glorieux que
» celui qui m'anime. Conservez
» vos bontés à votre plus passionné
» serviteur ».

La fin tragique de Cinq-Mars vous eſt connue dans tous ſes détails, je ne m'étendrai pas davantage ſur ce triſte ſujet.

J'eus des ſuccès à mon entrée dans le monde, qui excitèrent la jalouſie de ma ſœur Marie, qui me pardonnoit auſſi peu de partager l'attention, que ſa fortune. Après la cataſtrophe de Cinq-Mars, obligées d'être enſemble dans la même maiſon, de voir les mêmes perſonnes, nous avions l'air d'être unies; mais dans le fond nous étions dans un état de rivalité & de haine; le beſoin de confidence rapprocha encore une fois ma ſœur de moi. Elle ſe prit de paſſion pour un jeune

Italien, & c'eſt le ſeul homme qu'elle ait véritablement aimé; la vanité n'entroit pour rien dans ce ſentiment, elle auroit ſacrifié à cet amant les couronnes dont les Devins rempliſſoient ſon imagination. Comme elle ne pouvoit le voir ſeule, la néceſſité la fit avoir recours à moi. L'envie de plaire n'étoit plus auſſi vive, auſſi générale chez elle, depuis que ſon cœur avoit un objet d'affection; c'étoit encore une raiſon pour que je lui fuſſe moins déſagréable.

Son Amant étoit parent d'une Dame d'honneur qui nous accompagnoit; nous avions mille occaſions de le voir; & pour échapper

aux yeux de sa parente, il avoit l'air également empressé auprès de moi, & de ma sœur.

Je ne sais où cette intrigue auroit pu conduire la Princesse Marie; il ne pouvoit être question de mariage avec un homme fort inférieur, quoique de bonne Maison. L'inégalité du rang ne l'effrayoit pas, & elle trouvoit un charme de plus dans le sacrifice des plus grands avantages; elle cherchoit dans l'histoire, des exemples de Princesses qui avoient épousé des Gentilshommes; & un jour que je la trouvai lisant avec une attention extrême, elle me donna le livre, en me disant avec un air triomphant:

Lisez, ma sœur; c'étoit un passage de je ne sais quelle histoire, qui rapportoit le mariage de Catherine de France, veuve d'un Roi d'Angleterre, avec Owen Tydor, simple Chevalier du pays de Galles. Elle me cita aussi une fille de Philippe le Long, qui avoit épousé un Gentilhomme. Nous passions en ce tems les jours & les nuits à lire des romans; ma sœur écrivoit des lettres, qui n'auroient pas été déplacées dans Cyrus. Mais, ô mortelle affliction! l'Italien fut rappellé dans son pays; ma sœur fut au désespoir; si son Amant eût été plus hardi, je crois qu'elle auroit consenti à un enlèvement; dans l'ivresse où elle étoit, une chaumière

lui auroit paru un lieu de délices, avec l'objet de sa passion. . . . . *

* Il y a ici une lacune considérable.

Je reviens au tems où je parus à la Cour; elle étoit fort triste: le Cardinal faisoit surveiller indécemment la Reine, & la persécutoit avec une espèce d'acharnement. Il étoit le maître de la France, & l'arbitre de l'Europe. Tout plioit devant lui; la renommée de ses talens, jointe à une autorité sans bornes, le rendoient un objet de culte. On a vu des Princes étrangers ne lui pas disputer le rang qu'ils refusoient à Monsieur, & dire qu'ils cédoient non au Cardinal, non au premier Ministre, mais au plus grand homme de l'Europe. Etoit-ce la crainte qui cherchoit à se cacher sous l'admi-

ration? Cela peut-être; mais il est beau de fournir un pareil prétexte. Les Grands, les Princes le haïssoient & cabaloient contre lui; mais il ne se passoit pas d'années, que quelques-uns n'en fussent la victime. Le Comte de Soissons avoit seul su se soustraire à son autorité, & la braver; il avoit rejeté avec dédain la main de Madame d'Aiguillon, que Richelieu avoit osé offrir à Monsieur. Retiré à Sedan, il étoit le centre des intrigues & des entreprises contre le pouvoir & même la vie du Cardinal; les mécontens se rallioient sous sa banière. Nous allions quelquefois à la Cour, la Reine nous traitoit avec bonté, & nous parloit de ses cha-

grins avec amertume & dépit. Un jour ma ſœur louoit ſes mains & ſa gorge, qui étoient aſſurément admirables; la Reine lui répondit, en montrant ſa gorge, M. le Chancelier penſe ſans doute comme vous, car il n'a pas tenu à lui d'y toucher; ce Magiſtrat avoit pouſſé l'audace juſqu'à lever ſon mouchoir, pour voir ſi elle n'y avoit pas caché des lettres du Roi d'Eſpagne, ou du Cardinal Infant. La Reine me donnoit des préférences marquées ſur ma ſœur, mon eſprit & mes manières ſembloient lui convenir davantage; & c'eſt à cette époque, que, dans divers entretiens, je jetai, ſans y ſonger, les fondemens

fondemens de la confiance qu'elle m'accorda depuis.

Il n'y avoit pas grande presse pour faire sa cour à une Reine sans crédit, & dont la faveur ne pouvoit être que dangereuse. Lorsque sa grossesse fut décidée, elle se flatta qu'elle seroit plus considérée, & la naissance d'un Prince sembloit devoir lui donner du crédit. Le Cardinal qui s'apperçut qu'elle avoit une plus grosse cour, fit si mauvais visage à ceux qui s'empressoient auprès d'elle, que bientôt elle retomba dans la plus grande solitude. Il entroit certainement du dépit dans la persécution que lui faisoit éprouver ce Ministre; il

avoit du penchant à aimer la Reine; & ſi elle ſe fût donné la peine d'uſer des plus petits ménagemens envers lui, il l'auroit laiſſé jouir d'un grand crédit. Le Cardinal, qui ſavoit la manière dont elle nous traitoit, nous entretenoit ſouvent de ſes préventions contre lui; il ſe répandoit en éloges de ſa perſonne, & regrettoit, diſoit-il, de n'avoir pu vaincre ſon antipathie; il proteſtoit qu'il n'y avoit rien qu'il ne fût diſpoſé à faire pour gagner ſes bonnes graces : & je me ſouviens qu'un jour, en nous tenant ces propos, les larmes lui vinrent aux yeux. Il avoit l'art de répandre des larmes; & cette facilité lui avoit été reprochée par la Reine Mère,

qui en avoit été long-tems la dupe. Il m'a toujours paru certain qu'il avoit un goût très-vif pour la personne de la Reine, qui étoit infiniment agréable. Accoutumé à voir tout fléchir devant lui, à entendre des flatteries qui surpassoient celles dont on berce les Rois, il ne pouvoit supporter aucune résistance, & encore moins la raillerie ; la Reine ne l'épargnoit pas avec le petit nombre de ses confidentes : quelque fidélité que cette Princesse eût lieu d'attendre d'elles, tout ce qu'elle disoit revenoit au Cardinal ; c'étoit un Dieu pour la puissance ; il en avoit encore cet attribut de tout pénétrer. Rien ne lui étoit caché ; les plus indifférentes conver-

ſations des perſonnes élevées, lui étoient rapportées & envenimées. Il récompenſoit magnifiquement les plus petits ſervices & les plus légères marques d'attachement : le Cardinal avoit ſeul le pouvoir de faire du bien. On ſentira, d'après cela, qu'il ne devoit pas y avoir de fidélité inacceſſible à ſes ſéductions, ou à la crainte qu'il inſpiroit. La Reine, indiſcrète emportée par caractère, & par une fierté qui lui préſentoit comme humiliation la néceſſité de ſe modérer, étoit chaque jour expoſée à de nouvelles tracaſſeries ; & dans certains momens d'abattement, elle redoutoit tout de la foibleſſe d'un Roi, qui avoit ſacrifié ſa mère, & du Miniſtre qui avoit ſu le porter à cette barbarie envers elle.

Sa Cour étoit devenue une eſpèce de Couvent, & j'en fis la réfléxion. Un jour le Cardinal lui donna une très-belle collation à Ruel; la petite Cour de la Reine reſſembloit à des penſionnaires en récréation; Madame d'Aiguillon faiſoit les honneurs avec le Cardinal; elle louoit la Reine, & lui vantoit l'attachement de ſon oncle; je m'efforçois d'engager la Princeſſe à répondre avec bonté aux empreſſemens de Madame d'Aiguillon; mais j'eus beau faire des ſignes, prendre la parole pour elle, l'averſion perçoit dans ſes regards & ſon geſte, quoiqu'elle fût enchantée de la fête & de l'amuſement de cette journée, comparée aux autres. Le Roi étoit jaloux. Il

croyoit beaucoup de coquetterie à la Reine, & le Cardinal fortifioit cette opinion, eſpérant que, fatiguée des perſécutions qu'elle avoit à éprouver, elle auroit recours enfin à lui. Au goût qu'il avoit certainement pour elle, ſe joignoit l'inquiétude de l'avenir; le Roi étoit d'une mauvaiſe ſanté, & ſa mort pouvoit laiſſer le Miniſtre en proie au reſſentiment de la Reine. Je ne doute pas, au reſte, que, malgré les droits de la Reine à la Régence, elle ne ſe fût trouvée forcée de dépendre de Richelieu; il avoit des places fortes, les Généraux étoient aſſervis à ſes volontés, & lui devoient leur fortune; une foule de créatures attachées à ſon ſort,

des trésors en sa disposition, un ascendant victorieux sur les esprits, l'habitude des grandes affaires, un courage au-dessus de tous les obstacles, rendoient la puissance de Richelieu inébranlable dans toutes les circonstances. Mazarin, avec toute son habileté & ses ruses, ne pouvoit lui être comparé. Je me bornerai à faire une réflexion. Dans quelque époque de sa vie que Richelieu eût succombé, il auroit laissé l'idée d'un grand homme : si Mazarin, dans vingt circonstances, eût été abandonné de la Reine, il n'auroit emporté aucune réputation, & le ridicule auroit inondé la plupart de ses actions. La constance de la Reine a

fait tout le ſuccès de Mazarin : Richelieu ſe ſoutenoit par le ſeul aſcendant du génie.

Les quatre ou cinq ans, qui s'écoulèrent avant la régence, ont peut-être été les plus heureuſes de ma vie. Sans ſoins domeſtiques, pour leſquels j'ai toujours eu de l'averſion ; exempte des paſſions qui ont ſemé de quelques fleurs, bientôt fanées, un chemin difficile & dangereux ; loin de l'agitation des affaires, je paſſois mon tems à m'inſtruire, à converſer avec des gens d'eſprit ; on nous recevoit avec diſtinction à l'Hôtel de Rambouillet ; ma ſœur y cherchoit des conquêtes, & moi, le ſuccès de l'eſprit, de préférence à tout. Le Cardinal lui-même prenoit part

aux dissertations qu'on y faisoit sur la Poésie & sur l'Amour; souvent il abandonnoit les affaires de l'Europe, pour décider une question de sentiment. Je me souviens qu'un jour Mademoiselle de Scudéry nous raconta qu'elle avoit vu un homme, épris du plus violent amour, qui étoit obligé de quitter, pour quelque tems sa maîtresse; que cet Amant passionné à l'excès lui avoit parlé de ses peines avec des expressions si touchantes, que les larmes lui en étoient venues aux yeux, & qu'elle en avoit encore le cœur oppressé; il m'a parlé, dit-elle, du bonheur d'être aimé, d'une maniere ravissante. Le Duc d'Enghien prit la parole, & dit que cet homme n'ai-

moit pas bien vivement, qu'il n'étoit que perſonnel. Un véritable Amant dit-il, doit être plus occupé de ſon amour, que des ſentimens qu'il inſpire. Cette réflexion nous frappa; Chapelain & Voiture s'éleverent contre; M. de Montauzier & Mademoiſelle Dangennes applaudirent à la diſtinction du Prince; l'Abbé de Boiſrobert fit des pliſanteries à ſa manière; on s'étonna qu'un jeune Prince, qui ne paſſoit pas pour ſenſible, diſtinguât auſſi habilement ce qui tenoit à l'amour propre; je me ſouviens que je lui dis: « votre eſprit fait en vous l'office du cœur, il vous tient lieu de tout, & vous devinez ce qu'on doit ſentir. » Cette thèſe acquit beaucoup de célébrité,

par le nom de celui qui l'avoit soutenue. Le Cardinal en eut connoissance, & il donna un grand dîner à Ruel, à tous ceux qui avoient disputé pour & contre à l'Hôtel de Rambouillet : on apporta de grands fauteuils, le Cardinal fit asseoir ma sœur comme présidente de l'assemblée, & tout le monde se mit en rang avec toute la gravité qu'on pourroit apporter dans un conseil où seroit agité le destin d'un Empire. Le Duc d'Enghien exposa son sentiment; Mademoiselle de Bourbon, depuis Duchesse de Longueville, combattit son opinion, & Mademoiselle de Scudéry plaida ensuite, comme Avocat-Général. Le Cardinal recueillit les voix. Quand ce

fut à mon tour d'opiner, je me déclarai pour le ſentiment du Duc d'Enghien, que j'appuyai de diſtinctions ſubtiles ſur la tendreſſe, que je regarderois aujourd'hui comme du galimathias. Mon opinion l'emporta, & le Duc d'Enghien fut auſſi flatté de ſon triomphe que de ſa plus brillante victoire. Je fus fort careſſée par le Cardinal, qui avoit été dès le premier moment entraîné par le ſentiment du Duc d'Enghien. Vous vous étonnerez peut-être des formes importantes, & de l'appareil que donnoit le Cardinal à cette aſſemblée ; mais c'étoit l'eſprit du tems, & le ſien particulièrement en amour. Ce génie ſublime qui balançoit les deſtinées des Empires,

qui portoit un regard d'aigle ſur les plus grands intérêts, qui ſe décidoit avec tant d'audace, qui ſuivoit avec tant de conſtance ſes projets, n'étoit plus le même lorſqu'il diſſertoit; il ſe montroit alors pédant & formaliſte. Retiré à Avignon, il avoit traité de l'amour divin, en métaphiſicien ſubtil, il raiſonnoit de même ſur l'amour profane. Un autre auroit paru ſouverainement ridicule; mais tant de gloire environnoit ſa vie, tant d'éclat & de grandeur étoient répandus ſur ſes moindres actions, qu'on regardoit comme le délaſſement d'un eſprit occupé de choſes ſublimes, ces pédanteſques & collégiales diſſertations ſur l'objet qui en comporte le moins.

Vous attendez, ſans doute, que je vous parle de l'aventure la plus intéreſſante de ma vie, & dont le récit peut être embarraſſant. Ma répugnance à tracer un évènement qui a fait long-tems mon malheur, qui a laiſſé dans mon cœur une plaie profonde, cède en ce moment au plaiſir de vous ouvrir mon ame toute entière, de ne rien vous déguiſer de mes fautes & de mes erreurs. Loin de prétendre à ne me montrer à vous que ſous le côté favorable, je me plais à vous expoſer le mal & le bien qui ſe trouvent en moi : ce ſera à vous de juger lequel des deux l'emporte.

Je puis dire avec vérité que mon cœur ſeul m'a fait commettre des

fautes. Nos ſentimens prennent la trempe de notre caractère ; je n'ai pas été foible, mais paſſionnée à l'excès pour M. de Guiſe : vous jugez bien que c'eſt de lui que je veux parler. Dans le calme où je me trouve aujourd'hui, ſans prévention & ſans reſſentiment, je vais vous tracer ſon portrait.

M. de Guiſe avoit la figure, l'air & les manières d'un Héros de roman, & toute ſa vie a porté l'empreinte de ce caractère. La magnificence régnoit dans toute ſa perſonne & dans tout ce qui l'entouroit; ſa converſation avoit un charme particulier ; tout ce qu'il diſoit, tout ce qu'il faiſoit, annonçoit un homme

extraordinaire. L'ambition & l'amour le dominoient. Ses projets, à force d'être vaſtes, étoient chimériques; mais avec un nom auſſi illuſtre, une valeur héroïque & un peu de bonheur, rien n'étoit au-deſſus de ſes eſpérances. Il avoit ce don de ſe faire aimer de tous ceux à qui il avoit intérêt de plaire, qui ſembloit être le partage de tous les Princes Lorrains. Il étoit léger dans ſes attachemens, inconſtant dans ſes projets, précipité dans l'exécution. Voilà ſes qualités & ſes défauts.

La parenté uniſſoit nos deux Maiſons, & c'étoit un motif de nous voir ſouvent. L'état eccléſiaſtique qu'il avoit embraſſé, ne permit

pas

pas d'abord de lui ſoupçonner aucunes vues ſur ma ſœur ni ſur moi. Il paroiſſoit ſe plaire également avec l'une & l'autre; mais je vous avouerai que, ſans projet, ſans ſonger à l'avenir, ſans avoir interrogé mon cœur, j'éprouvois quelque ſecrette jalouſie, lorſque je le croyois voir empreſſé auprès de ma ſœur. J'obtins inſenſiblement la préférence; & la Princeſſe Marie, dont le cœur étoit occupé, loin d'être fâchée, plaiſantoit de ſes empreſſemens pour moi. Souvent il nous donnoit des violons & des fêtes qui avoient l'air de la féerie. Un ſoir nous revenions de Poiſſy par la forêt de Saint-Germain, & nous trouvâmes une partie du bois éclairé de mille lanternes

de papier de diverſes couleurs & une tente ſuperbement décorée au milieu d'une de ces allées. Des Chevaliers, armés de toutes pièces, nous invitèrent à deſcendre & à nous arrêter. M. de Guiſe étoit dans la tente, où nous trouvâmes une collation ſuperbe toute prête, & les violons du Roi. Je remarquai, dans pluſieurs endroits de la tente, des emblêmes, qui tous étoient l'expreſſion d'un ſentiment qu'on s'efforce de cacher, mais qui ne peut plus être contenu. Le ton paſſionné avec lequel il me parla, m'embarraſſoit à cauſe de la préſence de ma ſœur, dont je craignois les plaiſanteries, & j'éprouvois une émotion qui m'éclaira ſur mes ſentimens.

Sa paſſion ſe montra à découvert peu de tems après, par ſes manières empreſſées, ſon aſſiduité & ſa jalouſie : il en fit enfin l'aveu à ma ſœur, & lui confia le deſſein qu'il avoit formé de quitter l'état eccléſiaſtique pour m'épouſer, s'il pouvoit ſe flatter de ne m'être pas indifférent. La Princeſſe Marie ſe chargea de m'en parler.

L'Archevêque s'eſt enfin expliqué, me dit-elle. Je rougis à ce début; mais loin de chercher à m'embarraſſer, elle m'exhorta à avoir toute confiance en elle; depuis quelque tems, & avant moi peut-être, elle avoit découvert mes ſentimens; ma franchiſe ne me

permit pas de feindre, & je lui avouai que j'aimois M. de Guiſe, & que j'avois bien peu d'eſpérance...
. . . . *
Il aura, me dit-elle, des gouvernemens, des penſions; enfin, elle chercha à nous ſervir avec zèle.

Outre les obſtacles que je viens de vous dire, Madame de Guiſe en faiſoit naître qui paroiſſoient inſurmontables; elle s'oppoſoit avec obſtination à ce que M. de Guiſe quittât l'état eccléſiaſtique, dans lequel les plus grandes dignités lui étoient aſſurées, pour faire un mariage plus que médiocre du côté

---

* Il manque ici pluſieurs lignes.

de la fortune. On ne peut ſe figurer le déſeſpoir où cette oppoſition le réduiſit ; vingt fois il voulut ſe tuer à mes pieds : touchée de ſa douleur qui alloit juſqu'à l'aliénation, entraînée par mon propre penchant, je lui fis une promeſſe de mariage, & je reçus la ſienne, écrite de ſon ſang : enfin, il faut tout vous dire, je m'échappai de Paris, & déguiſée en homme, j'arrivai à Beſançon, où je pris le nom de Princeſſe de Guiſe.

. . . .

. . . . * J'appris qu'il y faiſoit ſa cour à une femme qui lui prodiguoit ſes faveurs pour le retenir dans ſes fers. Jamais, je crois, on

* Il y a ici deux ou trois pages d'égarées.

n'éprouva une plus violente révolution. Je me voyois perdue de réputation, pour avoir ajouté foi aux promeſſes les plus ſacrées. Un couvent paroiſſoit le ſeul aſyle où je pouvois enſevelir mes égaremens. Mon aventure étoit l'entretien de toute l'Europe, & en y ſongeant depuis, je me ſuis ſurpriſe cent fois, m'étonnant moi-même d'avoir pu reparoître dans le monde avec quelque conſidération.

Vous voyez avec quelle ſincérité je m'explique : je devois être perdue à jamais. La réputation revient quand on eſt jeune ; les fautes s'oublient avec le tems qui efface tout ; mais il faut être ſoutenu par des amis puiſſans, être dans une cer-

taine élévation, & me ſera-t-il permis de le dire ? il eſt néceſſaire d'avoir quelques qualités qui attirent l'eſtime.

J'étois mille fois plus affligée de la perte que je faiſois, & de la perfidie dont on payoit la plus vive tendreſſe, que de tous les vains propos du monde; je partis à l'inſtant pour Paris, ſans écrire même à celui qui me trompoit ſi cruellement. Je m'éloignai du monde en arrivant, & pour me ſouſtraire aux regards de la malignité, & pour m'enſevelir dans ma douleur. Une maladie dangereuſe fut l'effet de tant d'agitations, & mon état m'attira l'intérêt du Public. On me plaignit; j'échapai

au mépris par la vérité & la force de ma paſſion. Mon humeur changea ; mon ame reſta comme flétrie, les plus noirs preſſentimens la rempliſſoient ; je ne pouvois, ſans treſſaillir, entendre prononcer le nom de M. de Guiſe ; il me ſuffiſoit de rencontrer ſes livrées pour être triſte le reſte de la journée.

J'ai fait, j'en conviens, une grande imprudence : mais qui ſe ſeroit attendue à être auſſi cruellement, auſſi promptement trompée ? La Princeſſe Marguerite de Lorraine s'eſt évadée comme moi, déguiſée comme moi, pour aller joindre Monſieur, le plus foible, le plus volage des hommes. Elle a été plus heureuſe,

parce que Monſieur, pour la première fois de ſa vie, a eu une volonté ferme & conſtante.

Le tems calma mes douleurs; la diſſipation, les plaiſirs, les affaires en ont ſuſpendu le ſouvenir, ſans l'effacer. Je n'ai jamais vu ſe marier des perſonnes qui s'aimoient, ſans faire un triſte retour ſur moi-même. Mon cœur n'a pas reſté inſenſible; mais en m'interrogeant, j'ai ſenti que la premiere impreſſion avoit été la plus forte. Il eſt dans le premier ſentiment, un charme, une ſurpriſe agréable, qu'on n'éprouve plus. L'extrême jeuneſſe, à qui tout eſt nouveau, donne ſeule des émotions qu'on ſe flatte en vain

de faire renaître. On dort à tous les âges ; mais il eſt un calme, une légéreté, une fraîcheur, qui ne ſe trouvent que dans le ſommeil de la jeuneſſe : il en eſt de même de nos ſentimens.

Le Roi s'affoibliſſoit de jour en jour, & la Cour de la Reine devenoit plus nombreuſe. Les regards étoient fixés ſur elle. Tous ceux qui avoient ſouffert pour ſes intérêts, tous ceux qui étoient mécontens du gouvernement actuel, croyoient avoir des titres à la faveur, ſous un nouveau regne. Le Cardinal Mazarin careſſoit tout le monde. Il étoit humble dans ſes diſcours, ſans aucun faſte extérieur; & pa-

roissoit plutôt desirer de rester dans le Conseil, que prétendre à y dominer. Celui qui, dans ce moment, auroit regardé comme possible qu'il fût le maître du Royaume, auroit passé pour un fou. Si le Cardinal Mazarin n'eût pas été Ecclésiastique, jamais il n'auroit gouverné. Chavigny avoit plus d'esprit, plus de connoissance des affaires : il étoit dans tous les rapports bien plus propre à l'administration du Royaume.

La Reine avoit affectionné l'Évêque de Beauvais ; cette amitié passa comme celle d'une jeune fille qui se marie pour ses anciennes camarades. Il se montra ridicule & inca-

pable, & le Cardinal attira vers lui toute l'autorité, sans qu'on s'en doutât en quelque sorte. Je ne tardai pas à m'appercevoir aux manières de la Reine, qu'il étoit plus avant dans ses bonnes graces qu'on ne le croyoit. Il ne s'étoit point fait d'ennemis sous le regne précédent, où il n'avoit eu que du crédit & point de puissance. L'incertitude de sa situation, celle de la santé du Roi & du Cardinal l'avoient porté à ménager la Reine. Chavigny étoit odieux à cette Princesse. Châteauneuf étoit rédouté par son ambition, la hauteur de son caractère, & ses liaisons avec la Duchesse de Chevreuse : si quelqu'un devoit gouverner, c'étoit lui; rien ne lui man-

quoit; lumieres, expériences, eſprit du monde & des affaires, manège de Cour, l'art de ſe faire des créatures. Il avoit toutes les qualités néceſſaires pour occuper la première place; mais une réputation éclatante, lorſque les hommes ont le tems de réfléchir, nuit plus que les grands défauts; il faut que des événemens imprévus & ſoudains élèvent les gens d'un mérite ſupérieur, ſans quoi chacun ſonge à n'avoir pas un rival qui l'embarraſſe & obſcurciſſe ſon mérite. M. de Châteauneuf étoit trop conſidérable pour n'être pas le premier du Conſeil, dès qu'il y ſeroit entré. C'eſt encore un inconvénient que d'être annoncé pour tenir trop d'eſpace. Le Cardinal Mazarin pro-

fita & de la haine qu'inſpiroit Chavigny, & de la crainte qu'on avoit de Châteauneuf. Il ſembloit ne tenir ſa ſupériorité dans le Conſeil, que de ſa dignité de Cardinal; on ne le voyoit point établi dans le Royaume, & il faiſoit croire qu'il ne deſiroit que de retourner en Italie, après avoir établi le calme au dehors.

La Reine parloit peu de lui dans les commencemens, ne le louoit que ſur ſa douceur; & cette modération me parut dire plus de choſes que l'enthouſiaſme le plus vif. Je le dis à M. de Senneterre; il ſe moqua de moi. Le Cardinal Mazarin, me dit-il, eſt néceſſaire par la connoiſ-

ſance qu'il a des affaires du dehors ; mais ignorant les formes & les uſages du Royaume, comment voulez-vous qu'il ſuccède au Cardinal de Richelieu ? il a des manières ridicules, il eſtropie les noms, les mots ; un tel homme n'eſt pas fait pour la première place ; il ſe bornera à être utile pendant quelque tems & viſera à obtenir de groſſes Abbayes pour retourner à Rome, où il aura peut-être la ſurintendance des affaires de France. La Reine le traite bien : elle n'a pas eu lieu de s'en plaindre, & il cherche à ſe rendre agréable & néceſſaire ; il l'amuſe par ſes contes, & s'il parloit bien françois, il lui plaîroit moins, en diſant les mêmes choſes.

Le Cardinal, lui répondis-je, eſt plus avant dans la confiance de la Reine, que vous ne penſez, & voici ſur quoi je me fonde. Elle a la plus grande familiarité avec lui, & n'en parle jamais : il eſt donc ſenſible qu'elle eſt ſur ſes gardes, & ne veut pas qu'on la pénètre. Elle ne dit pas qu'elle le conſultera, & cependant j'ai remarqué qu'elle n'a jamais rien décidé ſans l'avoir vu. Il eſt ſimple qu'elle le conſulte ſur les grandes choſes, mais elle ne ſe détermine ſur les plus petites affaires, ſur celles dont il a le moins de connoiſſance, que par ſes avis : c'eſt donc le goût, c'eſt le penchant qui la porte à l'entretenir de tout. Enfin, elle ſouffre ſans humeur, & permet qu'il ne faſſe

faſſe pas ce qu'elle lui recommande; j'en ai encore eu la preuve hier ; une de ſes Femmes, qu'elle aime beaucoup, lui a demandé une Abbaye fort médiocre pour un de ſes Parens, la Reine en a parlé au Cardinal avec un grand intérêt, & celui-ci l'a refuſée, ſans donner de trop bonnes raiſons ; elle s'en eſt contentée, & n'a fait éclater aucune humeur. Il eſt clair que les ſentimens du Cardinal trouvent ſon eſprit diſpoſé ſingulièrement à les recevoir. J'ai vu enfin la Reine, ces jours paſſés, d'une aigreur extrême contre Madame de Montbazon; le Cardinal lui a fait un ſigne qui n'a été apperçu que de moi, & elle a pris à l'inſtant le ton le plus doux : quelques mo-

mens après, elle a regardé le Cardinal avec des yeux qui lui disoient: vous devez être content de moi. Voilà ce que j'ai vu; vous y étiez, & ne l'avez point remarqué, & personne ne s'en est apperçu. Enfin, je crois distinguer que des gens qui se croient bien traités pour eux-mêmes, ne le sont que parce qu'ils sont attachés au Cardinal. La Reine déclareroit la guerre, ou feroit la paix par son avis, que cela ne prouveroit rien pour sa faveur; mais les petites circonstances dont je vous parle, ne me permettent pas d'en douter.

Nous fûmes interrompus par Chavigny, qui nous parut décom-

posé, & comme j'avois assez d'amitié pour lui, je lui demandai la raison du trouble qui l'agitoit.

« Je suis perdu, dit-il; & ce qui me désespère, c'est d'avoir bâti l'édifice qui m'écrase. Ce pantalon de Mazarin prend des airs de Richelieu avec moi; je sors de chez lui, où après m'avoir fait attendre une heure dans son antichambre, il m'a reçu avec hauteur; j'ai voulu entrer en explication avec lui sur le changement de ses manières, il ma soutenu qu'elles étoient ce qu'elles devoient être, mais que je ne serois point content, si je n'étois le maître. Il m'a ajouté que j'avois dû m'accoutumer à ne l'être pas, & m'a enfin

fait entendre très-clairement, qu'il prétendoit être traité comme le Cardinal de Richelieu dont il se flatte d'occuper la place. »

Chavigny avoit raison d'être irrité; il avoit protégé Mazarin, qui avoit été, en quelque sorte, son bouffon: il l'avoit fait valoir auprès du Cardinal de Richelieu; & sa fortune étoit à-peu-près son ouvrage. Chavigny avoit été, dès sa jeunesse, initié aux plus grandes affaires, & dans la plus grande faveur auprès du Cardinal de Richelieu, dont on le croyoit fils. C'étoit un homme d'une grande capacité, mais d'une humeur fière & d'un caractère emporté.

Le Duc de Beaufort fut arrêté peu de tems après, & ce coup d'éclat ouvrit les yeux à tout le monde, & fit connoître le pouvoir du Cardinal Mazarin. Jamais on ne fit un plus juste usage de l'autorité; il étoit impossible que la Reine supportât les propos & les manières du Duc de Beaufort : elle s'étoit jetée entre ses bras dans les premiers jours de la Régence, & lui avoit donné des marques d'une confiance sans bornes. Il ne tarda pas à montrer combien peu il en étoit digne, & ne pardonna pas à la Reine de l'avoir jugé, après s'y être aveuglément abandonnée : il manquoit à la Reine, la contrarioit indécemment, lui rioit au nez, & je l'ai vu un jour lever

les épaules en l'écoutant. La Reine m'appella, & me dit tout bas : » il fait le fièr, à ce qu'il croit, mais ce n'est qu'un laquais insolent «. On lui avoit cru de la probité, parce qu'il étoit grossier ; mais il étoit artificieux, autant que le comportoient les foibles moyens de son esprit. Le Cardinal fut plus respecté après cet acte d'autorité.

Cinq ans à-peu-près se passèrent, sans rien de remarquable. La Régente étoit adorée ; le désordre étoit dans les Finances, mais on trouvoit de l'argent ; la Cour n'étoit occupée que de fêtes & d'amusemens : mais les esprits des Compagnies & du Peuple s'aigrissoient par les profusions de la Cour & les charges nou-

velles qu'on imposoit. Tout-à-coup le feu caché sous la cendre se manifesta, & l'esprit de révolte & de sédition s'empara de toutes les classes. Il sembloit qu'il y eût dans toutes les têtes une inquiétude vague, un besoin d'agitation, qui ne demandoient que les plus légères circonstances pour se développer & se porter aux plus grands excès. Quelques droits établis sur les entrées, & douze charges de Maîtres de Requêtes créées furent l'étincelle qui mit le feu aux matières combustibles, depuis long-tems amassées. Le Parlement donna le signal; il fit des remontrances; les autres Cours souveraines se joignirent à lui: mais toute cette fermentation se seroit évanouie en

Emissaires, tandis qu'il s'offroit à la Régente, pour avoir le mérite d'éteindre le feu qu'il avoit allumé. On ne fut pas la dupe de son zèle, & il ne pardonna pas qu'on l'eût deviné, & qu'on se fût moqué de lui : il n'en fut que plus irrité contre la Cour, qui avoit dédaigné ses services, & apprécié ses motifs. La Reine violente par tempérament, & habituée à voir tout fléchir sous l'autorité pendant le règne du Cardinal de Richelieu, se livra aux plus grands emportemens ; elle auroit fait pendre Broussel & Blanmesnil, plutôt que de céder à la multitude. Le Cardinal modéra sa colère, il tâcha d'adoucir les esprits, essaya de temporiser, mais effrayé de l'obsti-

nation du Peuple, il ſe hâta de rendre les priſonniers. Il dut paroître dès lors évident qu'il céderoit facilement à la crainte : il donna, ſi je puis m'exprimer ainſi, la meſure de ſon caractère, & l'on put juger aiſément que la réſiſtance & la hardieſſe feroient reculer l'autorité, & qu'il ſuffiroit d'inſpirer de la crainte pour obtenir les avantages que chacun pourroit deſirer.

Je ne vous entretiendrai pas des aſſemblées des compagnies, des arrêts, des déclarations. Pendant quelque tems, il y eut une guèrre entre la Cour & les Cours, toute en formalité de Juſtice. Rien n'eſt plus faſtidieux à raconter, & vous

y prendriez peu d'intérêt. Ces grands corps suivoient aveuglément les impulsions de quelques esprits remuans. Sans avoir de plan & juger de l'endroit où ils vouloient aboutir, ils s'agitoient par un besoin de mouvement ; & le sentiment de la mal-aisance des peuples, fortifié d'un faux zèle de la part des chefs qui les dirigeoient, excitoit leur opposition à l'autorité. Ce fut le bonheur de la France, que personne en ce tems ne se trouvât doué du caractère & d'un génie propres à servir une grande ambition. Les projets n'avoient rien de fixe ; des qualités brillantes, le courage, l'esprit, éclatoient dans quelques person-

nes.... (*) Il y avoit des gens habiles dans l'intrigue, mais pas un chef de parti.

Vous m'avez quelquefois reconnu du talent pour faire des portraits ; je vais tâcher de vous tracer ceux des perſonnages qui ont paru ſur la Scène dans les troubles de la minorité. La prévention n'égarera pas mon pinceau, & vous trouverez un juſte accord entre leurs phyſionomies & leurs actions.

La Reine ne manquoit pas d'eſprit, & démêloit avec aſſez de fineſſe les ſentimens de ceux avec

(*) Il y a ici trois lignes d'effacées.

lesquels elle avoit à traiter ; mais incapable de la plus légère attention, elle abandonnoit ses idées quelquefois justes, parce qu'il en coûtoit à sa paresse de débattre des opinions & de soutenir son avis. La crainte de se trouver responsable des évènemens la portoit encore à céder à l'avis des autres ; son ame avoit plus de hauteur que de fièrté ; son caractère étoit emporté, & dans les momens d'irritation les partis les plus violens lui venoient à l'esprit ; comme ils semblent tout applanir en détruisant les principes des obstacles, elle les auroit encore préférés pour sortir plutôt d'affaire & se rendormir dans sa paresse. Le sentiment d'un casuiste

auroit ensuite tout couvert, auroit tout consacré. Supposez Richelieu à la place de Mazarin, la Régence de la Reine auroit été remarquable par de sanglantes catastrophes.

Le Cardinal Mazarin, d'un esprit fin & délié, mais sans étendue; d'un caractère souple; doué d'une grande patience, séduisant par ses manières, agréable par sa gaieté, a dû la plupart de ses succès à son bonheur. Il y avoit en lui quelque chose qui ressentoit l'aventurier; & dans la plus grande élévation, il a pu exciter la crainte, & n'a jamais inspiré le respect. Il étoit rusé, patient, temporisoit, promettoit, leuroit par des espérances; c'étoit un

homme habile, plutôt qu'un grand homme. La gloire avoit peu de prise sur son ame, dominée par l'intérêt; il s'est soutenu par le bonheur, par la patience, & c'est en régnant sur une femme qu'il a régné sur la France.

Madame de Chevreuse avoit de l'esprit, & souvent des idées heureuses, des ressources inattendues, qui avoient l'air de l'inspiration. Elle avoit dans ses manières de la séduction, & une nonchalance qui contrastoit d'une façon piquante avec un esprit ardent. Les diverses époques de sa vie étoient marquées par la faveur, la grandeur, l'exil, l'abaissement, la magnificence & le besoin. Après l'amour, ce qui dominoit

minoit le plus dans elle étoit la passion de l'intrigue ; elle ne pouvoit renoncer aux plaisirs de l'un, & à l'agitation de l'autre. Les négociations, les rendez-vous nocturnes, les déguisemens avoient pour elle un charme infini ; & les plaisirs communs, les intérêts ordinaires de la Société, comparés aux grands objets qui avoient intéressé son esprit, étoient pour elle ce que seroit à un gros Joueur un petit jeu de commerce. L'amour étoit un moyen d'intrigue pour elle, & l'intrigue un moyen de servir son amour. Abandonnée à son Amant, fidèle à ses amis, elle avoit de la fièrté, du courage ; ne connoissoit rien d'impossible, par l'habitude d'avoir vu

réussir les entreprises les plus difficiles. Elle ne croyoit à la vertu d'aucune femme, & regardoit l'amour comme le seul principe actif qui puisse déterminer des démarches vives & soutenues. Sans l'amour, disoit-elle, on ne dispose jamais entièrement des personnes au moment, & on ne leur inspire ni la volonté, ni la vivacité nécessaire. Madame de Chevreuse voyoit à tel point l'amour & la galanterie dans toutes les affaires, comme le premier ressort, qu'elle me disoit un jour, en voyant le Général des Capucins : « Je parie » que, s'il nous racontoit sa vie, » on trouveroit que l'amour & les » femmes, de près ou de loin, ont » contribué à son élevation. »

Mademoiſelle, dont vous avez entendu raconter les exploits guerriers, & que vous voyez ſi dévouée à la faveur, enivrée d'un regard du Roi, enchantée d'une parole de ſes Miniſtres ; Mademoiſelle, qui a touché de la main tant de couronnes, a du bel eſprit & fort peu de ſens, de l'effervescence dans la tête, de la foibleſſe dans le caractère : glorieuſe comme une Bourgeoiſe parvenue, indiſcrète par vanité, légère dans ſes attachemens, ſans ſuite dans ſes projets, elle a ſupérieurement le don de vouloir, de deſirer & d'agir à contre-tems.

M. le Prince, que ſa naiſſance & ſa réputation mettoient au-deſſus

de tous, dédaignoit le rôle de Chef de Parti; il avoit plus d'amour pour la gloire que d'ambition raiſonnée. Il n'avoit fait que paſſer en quelque ſorte de l'aſſujettiſſement de l'enfance au commandement des Armées & aux triomphes: habitué à être obéi dans les camps, à n'y voir que des hommes ſoumis & enthouſiaſmés de ſes talens, il étoit peu fait aux ménagemens: la vivacité de ſon génie lui rendoit inſupportables les lenteurs néceſſaires à la préparation des grandes affaires; il s'irritoit des obſtacles, & ſembloit vouloir tout ravir de force vive. M. le Prince, par l'éducation qu'il avoit reçue, étoit porté à ménager la Cour, mais il ſentoit que ſes ſervices lui donnoient de grands droits;

il ne pouvoit ſe réſoudre à abaiſſer ſa gloire devant la faveur, qui répugne à rendre juſtice pour n'accorder que des graces.

Ayant ſi peu à prétendre dans le degré d'élevation où il étoit, peu d'objets lui paroiſſoient dignes d'une attention ſuivie; il ne formoit de plan qu'au moment, & comme il n'avoit pas à un égal degré l'ardeur & la patience, il ne ſuivoit pas conſtamment ſes projets. Supérieur à Henri de Guiſe par le génie & les talens, il manquoit de cet art de captiver les eſprits, de cette popularité qui a fait tous les ſuccès du Balafré. On a voulu les comparer, & jamais il n'y eut moins de rapport, en poſi-

tion, eſprit, caractère. M. le Prince prétendoit à l'admiration des hommes, & le Balafré à la domination.

Madame de Longueville, belle, jeune, ſpirituelle, fut toujours entraînée par ſa vanité, gouvernée par ſes Amans. Son eſprit ne lui ſervoit de rien; il étoit entièrement ſubordonné aux idées de celui qui règnoit ſur ſon cœur. Elle n'étoit point ambitieuſe, mais avoit envie de faire du bruit, ſans vues, ſans autre objet que celui de produire un effet dans le monde; elle étoit enchantée de paroître avoir de l'influence dans les affaires. Son foible ſur-tout étoit de paſſer pour avoir de l'eſprit, & les artifices les plus contraires à la bonne foi lui plaiſoient, dès qu'ils

ſervoient à donner l'opinion de ſon habileté.

Le Coadjuteur avoit un génie ſupérieur, de la grandeur d'ame, & une générosité qui alloit juſqu'à la profuſion. Il avoit l'art de ſe faire des créatures & d'inſpirer de l'enthouſiaſme aux uns par ſon eſprit, aux autres par ſon entier dévouement aux intérêts de ſes Amis. Il avoit de la popularité, de l'éloquence, enfin toutes les qualités propres à faire jouer un grand rôle dans un tems de trouble. Son génie étoit au-deſſus des affaires, & ſa trempe étoit telle qu'il ne pouvoit avoir tout ſon eſſor dans une monarchie; auſſi ſe plaiſoit-il davan-

tage à régner ſur les eſprits, à former des partis, à les oppoſer les uns aux autres, à dominer par ſon éloquence, à diriger par ſon habileté, qu'il n'auroit été ſatisfait dans la place du premier Miniſtre, où l'autorité ſemble tout applanir & laiſſer moins d'action au génie. Il ne concevoit jamais rien qui ne fût grand, & ſe perdoit quelquefois dans le vaſte. Les crimes ne lui auroient rien coûté dans un moment déciſif; la grandeur & l'éclat de l'objet l'auroient emporté ſur tout principe, auroient fait taire en lui tout ſentiment. Sa tête étoit remplie d'une grande érudition en matière de conjuration: il avoit étudié les reſſorts des anciennes conſpirations,

ſavoit par où chacune avoit réuſſi ou manqué. Enfin, cette partie de l'hiſtoire, ſi chère à ſon cœur, lui étoit familière, comme les détails de la guerre à un homme qui ſe deſtine au commandement des Troupes, comme les loix à un Magiſtrat éclairé : il auroit pu profeſſer les conjurations.

Parlerai-je de Monſieur? ce nom ſi grand, ſi important, ſe trouve à la tête de toutes les affaires, ſous le règne de Louis XIII, & ſous la régence. Beaucoup d'eſprit, une grande facilité à s'exprimer, un caractère changeant & diſſimulé, une ame timide, indolente, & toujours aſſervie à quelque Favori :

voilà Monſieur tel qu'il étoit, & tel que ſes actions le peignent. Son extrême facilité, jointe à ſa pareſſe, le portoit à déférer à l'avis des autres. Monſieur m'a donné ſouvent lieu de réfléchir aux inconvéniens d'un tel caractère, dans un homme élevé par ſa naiſſance ou ſes dignités. Le déſagrément de voir un viſage triſte & mécontent, a mille fois précipité les Rois & les Grands dans les plus terribles embarras. Il ne falloit qu'un quart d'heure de fermeté pour s'oppoſer à une demande injuſte, combattre une opinion dangereuſe, ſouffrir l'aſpect d'un viſage chagrin & ſoucieux : des années d'agitations & de travaux, le ſacrifice des plus chèrs intérêts, n'ont pas ſuffi en-

ſuite pour réparer un moment de foibleſſe.

M. le Prince vint chez moi, deux jours avant que le Roi ſortît de Paris : il me parut irrité au dernier point de l'audace du Parlement & des Compagnies ; cependant j'avois des notions aſſez sûres qu'il avoit des liaiſons fort étroites avec Longueil & le Coadjuteur. Je m'appliquai, pendant la converſation, qui fut aſſez longue, à démêler ſes véritables ſentimens, qu'il étoit moins que perſonne maître de cacher. Il s'emporta contre la Ducheſſe de Longueville ; il fit des railleries amères du Prince de Conti, qui vouloit entrer dans le Conſeil : Si les Singes

ſe réuniſſoient en Nation, il pourroit, me dit-il, en être le premier Miniſtre. Le Coadjuteur ne fut pas épargné. Je vis clairement à travers toutes ces déclamations, que M. le Prince prendroit peut-être le parti du Parlement, pouſſé par la jalouſie de l'autorité de Monſieur, & par la crainte de ne jouer que le ſecond rôle dans une circonſtance auſſi critique; mais que ſi la Reine ſe déterminoit à des moyens déciſifs, à faire venir une armée à Paris, il ſeroit pour la Cour. Aſſuré de commander l'armée, dont Monſieur ne ſeroit qu'un Général en peinture, il ſentoit qu'il ſeroit le maître de pouſſer les affaires, & d'attirer toute la gloire à lui.

Enfin, c'étoit rentrer dans ſon élément, que de ſe trouver à la tête des troupes.

Après avoir diſcuté tous les moyens de maintenir l'autorité ébranlée de jour en jour, & de mettre fin aux troubles, je ne puis avoir qu'un avis, me dit-il : c'eſt avec une Armée au-dedans de Paris, qu'on en impoſera au Parlement & au Peuple. C'eſt en logeant le Roi à l'Arſenal, qu'il peut être en ſûreté & donner la loi : tout autre moyen eſt inſuffiſant ; ſi l'on ſuit mon avis, je réponds que dans trois jours tout tremblera ; &, ſi l'on veut, je me charge de la haine des grandes Robes & du Peuple.

Le Cardinal de Richelieu, lui dis-je, auroit pris ce parti, mais il n'auroit pas fait commander l'armée par le premier Prince du Sang, qui, devenu l'unique appui de la Cour, auroit été le lendemain le maître du Ministre. Le Cardinal sentira que vous pourrez tout exiger, que le Cabinet vous sera soumis, & qu'il sera réduit à être votre valet. Monsieur craindra également d'être entièrement éclipsé par vous.

Les affaires tournèrent comme je l'avois prévu. La Cour sortit de Paris, au lieu de s'y maintenir avec autorité & force. Cette retraite consterna d'abord; on croyoit que Paris

alloit être affamé dans peu & obligé de ſubir la loi d'un maître irrité : mais les eſprits ſe raſſurèrent promptement, & l'on paſſa de la crainte à l'audace. Il fut aiſé de faire ſentir aux Pariſiens qu'une ville qui avoit une auſſi vaſte enceinte & tant d'abords, ne pouvoit pas être facilement bloquée ; que les vivres y arriveroient malgré tous les obſtacles qu'on oppoſeroit, & qu'on ſeroit tout au plus expoſé à l'inconvénient de les payer un peu plus chèr. Il y avoit du trouble avant le départ du Roi ; il y eut une véritable révolte à ſa retraite. La ſéparation des lieux établit dans l'inſtant deux partis ouvertement déclarés l'un contre l'autre. Le Parlement

devint une puiſſance qui ſe mit véritablement en état de guerre.

Au milieu du tumulte qui régna pendant les premiers jours, il m'étoit impoſſible de ſortir de Paris pour ſuivre la Cour ; j'en prévins la Reine, & lui demandai ſi je devois tout haſarder pour m'y rendre, ou ſi elle croyoit que je pûſſe en y demeurant être utile à ſon ſervice. Ce n'étoit pas le tems des Négociations. La Reine étoit animée, & croyoit que tout céderoit bientôt à l'appareil des forces Royales, & à la crainte de manquer de pain. Elle m'écrivit de reſter, que dans huit jours je la verrois de retour à Paris. Elle n'en doutoit pas. M. le Prince, plein

plein de mépris pour une armée de de Bourgeois & pour les Chefs, lui inſpiroit par ſes railleries une préſomption, à laquelle elle avoit naturellement beaucoup de pente comme tous les Princes. L'intervalle qui les ſépare des autres hommes qu'ils ſont habitués à ne voir que dans une attitude de ſoumiſſion, ne leur permet guère de connoître avec préciſion l'époque où l'obéiſſance peut ſe changer en oppoſition, la ſoumiſſion en audace. Dans les tems de troubles, rien n'eſt indifférent; un mot, un geſte produit une révolution ſoudaine dans les eſprits, & l'occaſion perdue ne ſe retrouve plus. Le moment d'employer la force ou la douceur, ne

peut être faisi que par le génie, & le génie souvent ne fait rien s'il n'est secondé d'une grande ame.

Je ne fus pas fâchée de rester à Paris, pour y être témoin des grands événemens qui se succédoient ; je n'étois dans le vrai d'aucun parti ; j'étois liée particulièrement avec Madame de Bouillon, dont l'esprit me plaisoit infiniment. Nos caractères se ressembloient peu ; elle avoit autant d'artifice que j'ai de sincérité ; mais le charme de sa conversation resserroit sans cesse une liaison que diverses circonstances avoient formée ; elle nageoit, pour ainsi dire, toujours entre deux eaux, & son grand art étoit de ne jamais

ouvrir un avis, de ne jamais l'adopter entièrement, mais de laiſſer ſeulement entrevoir de quel côté elle pourroit pencher, en ſe réſervant toujours les moyens de s'interpréter, de changer ſuivant les circonſtances. La grandeur de la Maiſon de Bouillon l'occupoit toute entière, & la manie de la Principauté & d'un rang l'emportoit ſur les ſolides avantages du dédommagement de Sedan ; elle ſe flattoit de pouvoir rentrer dans cette place.

Le Duc de Bouillon avoit une grande réputation de capacité, & ſa réputation m'a paru au-deſſus de ſon mérite ; il y avoit quelque choſe d'énigmatique & d'enveloppé dans

746954 A

ſon eſprit, qui impoſoit & avoit fait préſumer la profondeur; il étoit à cet égard ſemblable à M. de Turenne, avec cette différence, qu'on démêloit promptement dans M. de Turenne, que la défiance de lui-même produiſoit en lui un certain embarras, qui jetoit de l'obſcurité & de l'incertitude dans ſes diſcours; des éclairs brilloient par intervalle qui écartoient les nuages, & découvroient la profondeur & l'étendue de ſon génie. On devinoit en quelque ſorte M. de Turenne plus qu'on ne le connoiſſoit. Les occaſions ſe préſentoient, & il ſe montroit ſupérieur, même à ce qu'on avoit préſumé de lui : c'eſt le ſeul homme qui, depuis dix ſiècles peut-

être, ait réuni à un degré suprême le respect que commande la vertu & l'admiration qu'excitent les talens. J'ai vu des gens d'esprit, des hommes puissans & capables, avoir des créatures & des partisans; mais il faut l'opinion de la vertu pour exciter l'enthousiasme public.

M. de Bouillon me témoignoit une considération qui me flattoit: souvent on s'adressoit à moi pour le déterminer à prendre un parti; j'avois l'attention de lui laisser toujours la gloire de l'invention ou de la décision. Madame de Bouillon m'avoit inspiré cette conduite avec lui, que le succès a toujours justifiée. On ne pouvoit pas prendre une

grande confiance dans leur caractère, mais on en avoit une extrême dans leurs lumières.

Les habitudes de M. & de Madame de Bouillon avec l'Eſpagne, leur donnoient un grand aſcendant dans les affaires. C'étoit de ce côté ſeul que la Cour avoit véritablement à redouter : ſans ſecours étranger, la flamme de la ſédition ſe ſeroit bientôt éteinte; le Peuple ne pouvoit pas tarder à ſe laſſer de payer les vivres plus chèrs, le Parlement & les Bourgeois de fournir des fonds; ils devoient naturellement ouvrir les yeux, & voir que les Chefs qui animoient les Compagnies & le Peuple, retireroient ſeuls les avantages d'une

guerre dont le fardeau retomboit entièrement sur le Peuple. Mais si une armée Espagnole s'étoit avancée vers Paris, elle eût tenu en échec les troupes du Roi ; la Royauté n'auroit pas couru de hasard, comme du tems de la ligue ; mais les Espagnols auroient pu faire subir la nécessité d'une paix humiliante & désavantageuse. M. d'Elbeuf auroit eu de l'argent, M. de Bouillon auroit pu se faire restituer Sedan : des gouvernemens, des pensions auroient satisfait les autres Chefs.

Je m'en expliquai un jour de cette manière avec le Coadjuteur, & je lui dis : » Je ne suis en peine que de vous. Que peut-il vous revenir,

qu'un nom moins illuſtre que fameux ? Catilina & Jean Louis de Fieſque, votre ami, combattoient pour eux ; ils jouoient le tout pour le tout, & la gloire de paſſer d'une condition privée à la ſouveraineté peut faire tenter tous les hafards. Mais vous, avec un génie ſupérieur à celui de ces deux Conſpirateurs, quel eſt le but auquel vous aſpirez ? vous pouvez embrâſer & détruire ; mais eſt-il en votre pouvoir d'édifier, de vous élever ? je ſuppoſe le Cardinal chaſſé à jamais ; aurez-vous ſa place ? la conſerverez-vous ? Deſtitué, exilé, arrêté peut-être peu de tems après une élévation forcée par les circonſtances, vous aurez mis la France en feu, pour occuper

pendant trois ſemaines la niche du premier Miniſtre : car enfin la Reine n'oubliera jamais que vous l'avez fait trembler. Les Princes pardonnent plutôt les trahiſons qu'on leur fait, que les ſervices d'un Sujet trop puiſſant. «

» Je ne nierai point, répondit le Coadjuteur, que ma poſition ſoit très-embarraſſante, & malgré ma franchiſe, vous n'attendez pas de moi que je vous dévoile tous mes projets, & que je vous expoſe tous mes moyens ; il me ſuffira, je crois, pour n'avoir pas l'air d'un extravagant, de vous prouver qu'il peut ſe trouver des chances heureuſes dans le jeu que je joue, ſans vous

dire celles qui fixent mon attention & peuvent être l'objet de mes vœux. Je vous prouverai auſſi que je connois & les dangers que je cours, & l'inſtabilité des perſonnes en qui je pourrois me confier. La Reine eſt furieuſe contre moi, le Cardinal me déteſte; c'eſt le malheur des circonſtances, plutôt que mes fautes, qui m'ont attiré leur reſſentiment; & vous le ſavez, on m'a mépriſé, raillé, on a formé des projets de m'arrêter, lorſque je n'avois d'autre tort que celui d'avoir été utile: l'intérêt de ma ſûreté, & peut-être, je ne le cacherai pas, un certain penchant pour les révolutions des États, penchant inné en moi, & fortifié par mes premières lectures, ſont les

principes qui ont déterminé ma conduite. M. le Prince eſt au fond bien diſpoſé pour moi ; Monſieur ne m'aime pas, parce que ſon vil Favori me craint, j'ai la plus grande influence dans le Parlement, je ſuis maître du Peuple : Voilà le beau côté. Mais M. le Prince m'abandonnera en m'eſtimant ; le Parlement me fera mon procès, pour avoir fait ce qu'il aura preſcrit trois jours auparavant par ſes arrêts ; & le Peuple qui prendroit les armes aujourd'hui au moindre ordre que je donnerois, me verroit tranquillement mener demain à la Baſtille. Je ne me confie donc pas aveuglément dans mes moyens ; mais en connoiſſant leur inſuffiſance, je

ſais auſſi quelle peut être leur valeur.

» Le Parlement bien entretenu dans ſa chaleur, pouſſé par l'eſprit de faction qui anime quelques-uns de ſes membres, peut porter les choſes à l'extrême, le Peuple le ſeconder & faire trembler la Cour, enfin forcer le Cardinal à paſſer les monts. Il ne reſtera plus alors que des Miniſtres ſubalternes, dont aucun n'oſera prétendre à la première place, ſi ce n'eſt M. de Château-neuf. Eſt-il impoſſible que M. le Prince me préfère pour la remplir ? La Reine me déteſte : l'intérêt de ſon repos la décidera ; elle croira tout pacifier en donnant ſa

confiance à un homme qui lui répondra du Parlement, à un homme chèr au Peuple & ami de M. le Prince; elle ſe trouvera en sûreté de tous les côtés; enfin, elle eſt femme, & trois mois d'accès d'aſſiduité peuvent changer les diſpoſitions. Voilà d'abord une perſpective poſſible à imaginer : je dis poſſible, car il n'eſt pas vraiſemblable d'arriver par la faction au Miniſtère. Si j'étendois ma vue dans l'horiſon le plus vaſte, je verrois peut-être la Reine ſe diſcréditer de plus en plus dans l'eſprit des Grands & du Peuple, devenir odieuſe ainſi que ſon Miniſtre, Monſieur mépriſé par ſes irréſolutions & ſon attachement à la

Rivière ; je ſuppoſe que dans ces circonſtances, M. le Prince couvert de gloire, fixant les yeux de la France & de l'Europe, oſe aſpirer à la Régence : alors je détermine le Parlement en ſa faveur, l'Eſpagnole eſt miſe dans un couvent & tout le monde y applaudit, Monſieur eſt rélégué à Blois où il examinera tout à ſon aiſe ſes médailles ; croyez-vous que je ne puiſſe pas me flatter d'être le Maître du cabinet ſous la Régence de M. le Prince, qui a autant de dégoût pour les affaires & peut-être d'incapacité, qu'il a de talens pour la guerre ?

» Je vais me réduire à des objets

moins élevés. La Cour, dans un des momens où elle aura besoin de moi, ne me refusera pas le Gouvernement de Paris, & des avantages pour mes Amis, des Brevets, des Gouvernemens, des Pensions. Cardinal nécessairement par la suite des tems, Archevêque & Gouverneur, ces dignités réunies ont de quoi satisfaire une ambition modérée. Pour conserver ma considération & effacer toute impression de l'esprit de la Reine & des Ministres, je n'aurai qu'à suivre fidèlement mes devoirs, & je trouverai moyen de les concilier avec mes plaisirs ; que puis-je attendre de plus si l'autorité s'affermit ! Peut-être me direz-vous que j'aurois pu obtenir plus

sûrement ces avantages, ou d'équivalens, en restant attaché à la Cour. J'en conviens ; mais forcé en partie par les circonstances, j'ai pris une autre route pour y parvenir ; il m'auroit fallu ramper sous Mazarin ; c'est en dévorant des dégoûts, en multipliant les bassesses, que je me serois traîné lentement & sans gloire, où je puis m'élever à travers des dangers compensés à mes yeux par l'indépendance & la célébrité. Voulez-vous, ajouta-t-il, une autre perspective ? Il est possible que la Reine & son Ministre me fassent l'honneur de continuer à me craindre, & ne puissent se résoudre à me laisser dans Paris : dans cette supposition, vous penserez

ſerez certainement qu'on ſera trop heureux de ſe débarraſſer de moi ſans violence : la ſurintendance des affaires de l'Italie, le payement de mes dettes & des graces pour mes amis ne peuvent alors me manquer ; j'emporte à Rome, où le Cardinal eſt déteſté, la gloire d'avoir triomphé de toute ſa puiſſance, d'avoir été l'arbitre des affaires ; je me trouve enfin comme ces illuſtres Athéniens honorés de l'oſtraciſme. Vous allez m'objecter qu'un aſſaſſinat peut mettre fin à tous mes projets, & que le ſort du balafré doit m'intimider ; que je puis être arrêté & finir comme le Maréchal de Biron ou celui de Montmorency. J'en conviens, mais faites attention

que le Cardinal, tout puiſſant qu'il eſt, ſe trouve menacé des mêmes dangers. Il y a plus d'exemples de Miniſtres, de favoris odieux au peuple, qui ont péri par la main d'un factieux, que de ſujets puiſſans aſſaſſinés par l'ordre d'un Souverain. Quant au procès, ſi le Cardinal étoit demain arrêté par un parti & remis entre les mains du Parlement, doutez-vous qu'il fût difficile de le condamner juſtement comme concuſſionaire, & qu'on balançât un inſtant à donner un auſſi grand exemple, qui rendroit à jamais les Miniſtres ſoumis aux Parlemens?

» Je crois vous avoir démontré que dans ma poſition, il eſt de grands

avantages à prétendre, de grands dangers à craindre ; mais que ces dangers ne ſont pas plus à redouter pour moi que pour le premier Miniſtre. Cette dernière conſidération me paroît frappante, & n'a pas échappé au Cardinal Mazarin, à qui, je crois, elle fait paſſer de tems en tems de fort mauvaiſes nuits : mais enfin, il en faut revenir à un point, je ne puis plus regarder derrière moi dans le mouvement général, il ne m'eſt pas permis d'être tranquille ſpectateur ; je n'agis point au haſard, mais le haſard fera beaucoup ; une maladie, une mort, une ſottiſe peuvent changer la face des affaires ; qui peut calculer ces incidens ? Je vais finir par une ob-

servation importante. M. le Prince est trop près du Trône pour l'ébranler, & lui seul peut porter de grands coups, parce que lui seul a du génie, de l'audace & des talents joints à une naissance Royale. Si M. le Prince étoit un six ou septième Prince du Sang, peut être seroit-il tenté du rôle du balafré ; il iroit plus loin, & la France pourroit être divisée : mais il touche de trop près à la Royauté, il est trop intéressé à maintenir dans son entier un héritage, que la mort de deux enfans peut demain mettre en sa possession. . . . . *

* Ici manquent plusieurs pages.

La paix ſe fit, & les recueils du tems vous ont inſtruite des divers articles du traité. Je ne vous en parlerai pas : mon intention n'eſt que de vous peindre les perſonnages qui ont joué les premiers rôles, de vous tracer les événemens qui m'intéreſſent, & ceux où j'ai eu part. Le Cardinal eut le plaiſir de voir à ſes pieds ceux qui s'étoient livrés aux plus grands emportemens contre lui. Les députations des Cours effacèrent pour un inſtant à ſes yeux ce que leurs arrêtés, leurs aſſemblées, leurs propos avoient pu avoir d'effrayant & d'humiliant pour lui. Remarquez, je vous prie, & l'hiſtoire vous le rappellera ſans ceſſe, que rien ne

reſſemble plus au Peuple que les Compagnies ; dès qu'elles ſont hors du cercle des devoirs & des occupations qu'elles décrivent, tous leurs mouvemens ſont déréglés ; elles n'agiſſent plus que comme le Peuple, & parcourent dans un court eſpace de tems les extrémités les plus oppoſées.

La paix étant faite à Paris, les Provinces ſuivirent dans peu l'exemple de la Capitale. Le calme ne fut pas long : il reſtoit dans les eſprits un germe actif de fermentation, entretenue par le mécontentement des Peuples accablés d'impôts, & par l'ambition inquiète de quelques perſonnes. La foibleſſe

reconnue du Gouvernement avoit appris ce qu'on pouvoit oſer. Il eſt des plaies qui ne ſe guériſſent que par le fer & le feu, & que les palliatifs aigriſſent : l'autorité combattue & mépriſée ne peut ſe relever que par la terreur. Chacun ſongeoit à ſes intérêts, & il étoit évident, qu'en ſuſcitant des embarras à la Cour, on lui feroit faire, pour en ſortir de nouveaux ſacrifices utiles aux chefs & aux particuliers. . . . . *

M. le Prince ne tarda pas à manifeſter de nouvelles prétentions, il ne mettoit pas de bornes aux

* Il y a ici deux pages de déchirées.

faveurs qu'il ſe croyoit en droit d'attendre de la Cour. L'amirauté lui fut refuſée : il ſe plaignit avec hauteur & traita le Cardinal avec mépris. La crainte qu'il inſpiroit étoit une raiſon de le ménager ; mais c'en étoit une auſſi de ne pas lui accorder ce qu'il demandoit d'un ton de maître, & ce qui pouvoit ſervir à augmenter ſa puiſſance. Le Cardinal fit négocier auprès de lui, l'amuſa par des eſpérances, lui accorda le pont de l'arche pour M. de Longueville, gagna avec de l'argent ceux qui avoient du crédit auprès de lui, & parvint à un racommodement platré & qui ne fut pas de longue durée ; mais effrayé de l'aſcendant qu'il acqué-

roit chaque jour ', & de ſes liaiſons avec les Frondeurs, il crut qu'il étoit de ſon intérêt de le brouiller avec eux. [illegible] pour quoi as tu déchiré [illegible] *

Un événement qui fit le plus grand bruit & qui eſt encore un myſtère, acheva de brouiller les frondeurs avec M. le Prince. M. le Cardinal lui donna l'avis qu'il y avoit des gens poſtés par le Duc de Beaufort & le Coadjuteur pour l'aſſaſſiner; un des Miniſtres le confirma. On l'engagea, pour ſçavoir à quoi s'en tenir, d'envoyer ſon caroſſe vers la place Dauphine. Un

* Ici ſe trouvent quelques pages déchirées.

coup fut tiré ſur la voiture du Prince, & un Laquais qui étoit dedans fut tué à ce qu'on aſſure. Les uns ont cru que M. le Prince avoit joué cette comédie pour avoir un motif de pourſuivre les Chefs de la Fronde ; les autres que c'étoit une ruſe du Cardinal pour oppoſer le Prince aux Frondeurs, & les animer à jamais contre lui par le ſoupçon qu'il jetteroit ſur eux. Je ne doute pas que cette interprétation ne ſoit la véritable, & pluſieurs circonſtances m'ont donné lieu de le croire dans le tems. On prit trop de ſoins d'avertir M. le Prince, & les avis vinrent de la Cour. Enfin dans ce tems même, le Coadjuteur agiſſoit ſour-

dement pour ſe raccommoder avec M. le Prince, & réunir ſes Partiſans avec les Frondeurs. Il eſt impoſſible de croire qu'il eut, dans ce même moment, formé une entrepriſe contre lui. Lorſque le Coadjuteur vit qu'il ne pouvoit réuſſir à cette confédération, il joua ſon jeu; il chercha à perdre M. le Prince & à ramener les Frondeurs au parti de la Cour. Il falloit aller au jour la journée dans des circonſtances où aucun plan fixe ne pouvoit être ſuivi, où aucun Chef n'avoit un but déterminé. Le ſeul Cardinal ſavoit ce qu'il vouloit, de l'autorité & de l'argent. Les autres deſiroient en général de l'expulſer; mais ils ſe propoſoient encore plus de l'em-

barraſſer pour en obtenir des avantages. Lorſqu'on croyoit M. le Prince en état de les procurer, on ſe tournoit vers lui, ou pour la Cour, ſuivant les circonſtances & les frais qu'elle faiſoit. Pluſieurs s'agitoient ſans objet, par un beſoin de mouvement, & parce que l'intrigue étoit du bon air. Quelques grains de vengeance, toujours mêlés à beaucoup d'intérêts particuliers, étoient la première cauſe du mouvement général. Tel qui déclamoit avec véhémence contre Mazarin, auroit fait des vers à ſa louange pour mille écus de penſion, un autre pour un Gouvernement, & ainſi juſques au au premier & au plus acharné des Frondeurs. M. de Senneterre enten-

dant un jour comparer les troubles de ce tems à ceux de la ligue, levoit les épaules. La Reine qui trouvoit les circonſtances très-critiques, lui demanda avec aigreur ce qu'il y avoit à faire, puiſque ces troubles lui paroiſſoient ſi peu importans, « Refuſer tout & à tous, dit M. de » Senneterre. Aucun Prince ne pré- » tend à ſe faire Roi, à démembrer » la France, à établir une autre Re- » ligion. Les grands intérêts qui » changent la face des États, n'ani- » ment point les eſprits : il ne s'agit » que de gouvernemens, de pen- » ſions & de tabourets. Que votre » Majeſté temporiſe juſqu'à la ma- » jorité du Roi, qui n'eſt pas éloi- » gnée ; alors un nouvel ordre de

» choſes peut être établi avec auto-
» rité, & ſuivi avec fermeté; les
» eſprits préparés à un changement
» ſe ſoumettront, ſur-tout ſi l'on
» engage le Roi à parler, & qu'on
» perſuade qu'il a parlé de lui-
» même, & qu'il ſoutienne ſes diſ-
» cours par des actes d'autorité.
» Que le Roi raſſemble douze mille
» hommes aux environs de Paris,
» & qu'alors, de lui-même, ſans
» déférer à aucune propoſition, &
» par un ſentiment de juſtice tem-
» pérée d'indulgence, il rende
» une déclaration portant une am-
» niſtie générale pour tous ceux
» qui rentreront dans leurs devoirs
» à une époque fixée, & menace
» de la rigueur des loix les per-

» ſonnes de tout rang qui s'expo-
» ſeront à l'encourir; qu'il défende
» enfin aux Compagnies de ſe mêler
» des affaires de l'État; je demande
» à Votre Majeſté, ſi quelqu'un
» oſera entreprendre contre l'auto-
» rité, après une déclaration ren-
» due les premiers jours d'un nou-
» veau règne, & qu'on ſaura émaner
» du Souverain. Je ſuppoſe qu'en-
» traîné par l'exemple du paſſé, il
» ſe trouve quelqu'un d'aſſez hardi
» pour exciter des troubles; il faut
» alors ne pas ſe borner à le faire
» arrêter, mais lui faire faire ſon
» procès par le Parlement lui-
» même ſuivant les loix de l'État.
» Voilà, dit-il, Madame, les
» moyens ſimples de vous dégager

» de tout embarras, de rétablir
» l'ordre & la paix. La majorité eſt
» une époque précieuſe pour l'au-
» torité, qu'il ne faut pas laiſſer
» échapper ; tout dépendra des pre-
» miers momens. On croira avoir
» un nouveau maître, & il le ſera
» s'il veut l'être, ſi les anciens Ac-
» teurs ſe cachent derrière la toile,
» & ne laiſſent paroître que le Roi ;
» quelques phraſes, ſes geſtes, ſes
» regards feront plus que toutes les
» négociations de M. le Cardinal
» & des Miniſtres. Vous convien-
» drez que je n'ai pas tort de n'être
» pas alarmé de troubles auxquels
» il eſt ſi facile de remédier par des
» voies juſtes & légitimes. Il ſe
» peut, j'en conviens, que deux

» ou

» ou trois perſonnes aient le ſort
» du Maréchal de Montmorency.
» C'eſt un malheur, mais il eſt
» préférable mille fois aux troubles
» qui règnent, à l'anarchie, à la
» guerre civile, enfin aux conquêtes
» ſur la France, que nos troubles
» intérieurs peuvent faciliter aux
» Etrangers. »

Je ne pus diſconvenir que M. de Senneterre n'eût complettement raiſon, & la Reine fut de même avis. . . . . *

Une aventure ridicule vint ſe

* Ici manquent pluſieurs feuillets.

mêler aux grands intérêts du moment, & fut l'entretien de la Cour, de la Ville, des Provinces, & de l'Europe. Je m'appercevois depuis quelque tems des regards paſſionnés du Marquis de Jerſey, lorſqu'il étoit avec la Reine. Il tomboit dans la rêverie & les diſtractions, il en ſortoit par les empreſſemens les plus marqués, & ſe livroit à des mouvemens de haine contre le Cardinal, qui préſentoient l'idée de la jalouſie. La Reine eut l'air de n'y pas faire attention, & continuoit à le bien traiter. Ses manières de jour en jour devinrent moins difficiles à interprêter, & il fit parvenir à la Reine des lettres qui, ſans contenir des déclarations préciſes, dévoiloient aſſez clairement

ſes tendres ſentimens. Madame de Chevreuſe, plus habile que perſonne en amour, s'apperçut bientôt que Jerſey jouoit un rôle, & n'étoit qu'un amoureux de commande. Elle ne tarda pas à ſoupçonner qu'on avoit profité de ſa facilité pour l'engager à faire le paſſionné pour la Reine. L'indiſcrétion d'un Confident vint preſqu'auſſi-tôt changer les ſoupçons en certitude : on fit voir à la Reine des brouillons de lettres qui devoient lui être envoyées par gradation. J'ai ſu à cet égard des détails que j'ai oubliés ; mais je me ſouviens que cette comédie avoit été imaginée à l'Hôtel de Condé ; on croyoit que Jerſey s'inſinueroit aſſez avant dans les bonnes graces de la Reine pour

avoir quelque part dans ſa confiance. Jerſey, par ce moyen, inſtruit des diſpoſitions ſecrètes de la Reine, auroit pu être utile au parti de M. le Prince, en l'avertiſſant, & en donnant, ſuivant les circonſtances, de faux avis à la Reine. On ſe flatta que s'il obtenoit quelque place dans le cœur de cette Princeſſe, M. le Cardinal perdroit quelque choſe de ſon aſcendant. Dès que la Reine connut cette intrigue, ſa colère contre Jerſey fut au comble: elle me parla de le faire jeter par la fenêtre; & M. de Senneterre & moi, nous eûmes bien de la peine à obtenir un moment de calme pour raiſonner & démêler les principes de la conduite de Jerſey. Je ne prenois aucun intérêt à Jerſey,

mais je repréſentai à la Reine, que ne paroiſſant ici que comme un inſtrument qu'on faiſoit agir, il étoit au fond moins criminel que ridicule; qu'il ne valoit pas la peine d'un éclat, qui d'ailleurs pouvoit n'être pas ſans inconvéniens, & qu'il étoit des moyens plus doux & plus prudens de confondre cette intrigue. J'appuyai mon avis ſur pluſieurs conſidérations, qui parurent faire impreſſion; mais la Reine vouloit ſe venger de Jerſey & de M. le Prince; & comment ſatisfaire ſon reſſentiment, ſi elle avoit l'air de ne pas s'appercevoir de cet inſolent projet? Si elle continuoit à bien traiter Jerſey, c'étoit paroître l'encourager dans ſon extravagance; le Public,

qui en ſeroit bientôt inſtruit, ſeroit perſuadé que la Reine ſouffroit avec complaiſance ſes empreſſemens. Il me vint alors une idée propre à débarraſſer la Reine de cette crainte, & à faire retomber le ridicule ſur Jerſey, ſans faire aucun éclat. Il y avoit auprès d'elle une folle qu'on appelloit la Reine Marguerite, qui étoit d'une figure aſſez agréable; elle étoit toujours miſe à l'antique, & d'une manière extraordinaire. Cette folle, dont la Reine s'amuſoit, avoit par fois des reparties très-heureuſes, ſouvent trop de liberté, & ne ménageoit perſonne quand elle croyoit plaire à ſa Maîtreſſe & entrer dans ſes ſentimens. Marguerite ſe tenoit ordinairement dans un

petit cabinet attenant la chambre de la Reine, & plusieurs personnes entroient chez elle pour s'en divertir. Je proposai à la Reine de lui faire dire d'y attirer Jersey, & lorsqu'il seroit seul avec elle, de se mettre à crier comme s'il lui faisoit violence, de sortir en désordre, de venir porter des plaintes à la Reine de l'insolence de Jersey, d'assaisonner enfin son récit des circonstances les plus ridicules pour lui. « Jersey sera, dis-je, à l'instant l'objet des railleries de la Cour. Vous en plaisanterez comme une autre, & M. le Cardinal lui parlera sérieusement sur l'indécence de sa conduite. Tout le monde s'entretiendra de Marguerite, & croira qu'elle a été

le ſeul objet des empreſſemens amoureux de Jerſey. Il niera ; mais il n'aura point de preuves à donner. On ne pourra imaginer que c'eſt une Comédie arrangée ; car il ſera impoſſible d'en deviner le motif, & de ſuppoſer à cette folle un intérêt pour inventer une telle fable. Vous pourrez même, dis-je à la Reine, au bout de quelques jours, d'après l'éclat de cette affaire, & ſur les repréſentations de M. le Cardinal, interdire le Louvre pour un certain tems à Jerſey. M. le Prince le ſoutiendra, & à ſa ſollicitation vous lui pardonnerez ». Cette petite Comédie auroit produit tout ſon effet, & vengé la Reine par la confuſion

de Jerſey. Mon projet fut goûté ; mais elle ne put ſe contenir : dès le ſoir même elle s'emporta contre Jerſey, & le lendemain lui fit une ſcène, & l'accabla de mépris devant tout ce qui étoit dans ſon cabinet. « Vous faites l'Amoureux, lui dit-» elle, M. de Jerſey. Voyez le beau » Galant ! il faudroit vous envoyer » aux Petites-Maiſons. » (*a*) . . .
. . . . *

LaReine paroiſſoit depuis quelque tems plus irritée que jamais

---

(*a*) Madame de Motteville rapporte la choſe dans les mêmes termes.

* Ici ſe trouve une lacune.

des hauteurs de M. le Prince. On ne voyoit point de terme à ſes prétentions & à celles de ſon Parti, & je remarquois qu'elle ſe contraignoit abſolument pour le bien traiter. Les choſes étoient venues au point qu'il ſembloit néceſſaire qu'elle renonçât au Cardinal, ou qu'elle privât les Princes de leur liberté ; il paroiſſoit bien plus probable alors, que le Cardinal céderoit à l'orage. Monſieur étoit au fond peu diſpoſé en faveur des Princes; mais les Princes s'en embarraſſoient peu, aſſurés de la Riviere, ſon Favori, qui trahiſſoit ſon Maître, & dont l'intérêt étoit de voir le Cardinal éloigné des affaires. La Riviere ſe flattoit du chapeau qu'il avoit oſé diſputer au

Prince de Conti ; & ſe trouvant dans le Conſeil, revêtu de cette dignité, il ne déſeſpéroit pas de remplacer Mazarin. La dignité de Cardinal étoit deſirée ardemment par Chateauneuf, par le Coadjuteur & par la Rivière, comme un moyen d'être à la tête des affaires. Le chapeau met hors de pair pour le rang, & la puiſſance ſemble devoir ſuivre le reſpect, & devenir le partage de celui qui précède les autres. Je fus pendant quelque tems bien éloignée de ſoupçonner que le Cardinal osât faire arrêter les Princes, & je crois que les railleries & les manières mépriſantes de M. le Prince ont plus contribué encore que la crainte de ſa puiſ-

ſance à faire prendre ce parti extrême. Les marques de mépris ont peut-être cauſé plus de révolutions, que les plus injuſtes traitemens & même la cruauté. Il n'y a point de haine irréconciliable, quand l'amour propre n'eſt point bleſſé. Le ſouvenir des maux s'efface avec le tems, ou diſparoît avec eux; mais le mépris eſt un breuvage amèr, dont le goût revient ſans ceſſe. L'aventure de Jerſey avoit outré la Reine juſqu'à la fureur contre M. le Prince. Les Frondeurs attiſoient ce feu déja très-violent, & le Coadjuteur étoit bien loin de chercher à l'éteindre. Ennemi de M. le Prince, & encore plus ami des partis d'éclat, des moyens ex-

trêmes ; il avoit concerté avec Madame de Chevreuſe le projet d'arrêter les Princes. L'affection de la Reine pour le Cardinal Mazarin, étoit dans ce tems-là plus vive peut-être que jamais. L'idée de s'en ſéparer ne pouvoit entrer dans ſon eſprit, & elle ſentoit que la conſervation de ſon Miniſtre étoit incompatible avec l'aſcendant que s'étoit arrogé M. le Prince. Si elle avoit pu réſoudre ſon cœur à un auſſi grand ſacrifice, on auroit bientôt exigé l'abandon des Sous-Miniſtres ; & M. le Prince, après avoir chaſſé le Conſeil, l'auroit compoſé à ſon gré, il ſeroit devenu Régent par le fait. L'intérêt de l'autorité ſe trouvoit donc fortifier celui que la Reine prenoit au Cardinal. Le reſſenti-

ment de M. de Noirmoutier contre M. le Prince, celui de M. de Laigues, Amant de Mademoiſelle de Chevreuſe, les portoit à concevoir les plus violens projets, & à les propoſer ſuivant que les circonſtances leur paroiſſoient favorables à l'exécution. La haine, la politique, la vengeance, & une foule d'intérêts particuliers concouroient à faire prendre le parti d'arrêter les Princes. Le ſecret fut gardé par un aſſez grand nombre de perſonnes, & le myſtère qu'on en fit à la Riviere annonça qu'il avoit perdu toute confiance, & fut le prélude de ſa prompte diſgrace. Madame de Longueville étoit chez moi, lorſqu'un Gentilhomme de M. le

Prince de Conti accourut hors d'haleine, l'avertir que les Princes étoient arrêtés. Elle jeta un grand cri, & s'évanouit. Tout ce qui étoit dans la chambre parut consterné. On s'agitoit, on demandoit les circonstances, on élevoit des doutes, on raisonnoit sur les causes, & l'on s'attendoit à des suites terribles. L'abattement, les projets de vengeance dominoient tour-à-tour les esprits ; mais on ne songeoit pas à prendre de parti. Le tems pressoit cependant, & je ne doutois pas qu'il n'y eût bientôt des ordres pour arrêter Madame de Longueville. M. de la Rochefoucault arriva dans le moment où elle commençoit à reprendre l'usage de ses sens. Des

pleurs, des ſanglots, des déclamations contre la Reine, des imprécations contre le Cardinal, ſervirent comme d'iſſue à ſa douleur. M. de la Rochefoucault lui remontra qu'elle perdoit un tems précieux, & qu'il couroit lui-même de grands dangers. Chaque perſonne qui arrivoit, redoubloit les terreurs par ſes récits, & on craignoit de voir inveſtir ma maiſon. Ce ne fut pas ſans peine, que nous déterminâmes Madame de Longueville à penſer à ſa ſûreté. Elle fut plutôt portée, que conduite dans ſa voiture. Je l'accompagnai juſqu'à une petite maiſon du Fauxbourg Saint-Germain, où elle pouvoit ſe dérober aux recherches, juſqu'au moment

moment où le calme de son esprit lui permettroit de s'occuper de sa situation, & de pourvoir à sa sûreté. Son entrevue avec M. de la Rochefoucault, qu'elle devoit quitter dans peu, fut très-touchante : il n'a jamais passé pour avoir le cœur sensible; mais soit que sa passion pour Madame de Longueville fût plus sincère & plus vive qu'on ne l'a cru, soit que le trouble extrême, causé par l'évènement, eût disposé son ame à la tendresse, on ne peut rien se figurer de plus attendrissant que leurs discours en ce moment. Il est des situations où toutes bienséances sont oubliées; & tous deux, occupés de leurs sentimens, ne songeoient nullement aux témoins qui les entouroient.

de ſa gloire & de ſa grandeur opéroit encore plus peut-être ſur des Agens ſubalternes que l'intérêt. Je fis parvenir des billets dans des écus creux. Le Cuiſinier du Gouverneur de Vincennes fut gagné; on mettoit des lettres dans des lièvres & des poulets : enfin, ce qu'on aura peine à croire, je lui fis tenir des épées & des piſtolets ; on les inſéroit dans des bûches qu'on avoit ſoin de marquer d'une croix imperceptible à d'autres yeux. Je me flattai deux fois, qu'au moyen des gens qu'on avoit corrompus & des armes dont les Princes étoient en poſſeſſion, ils pourroient s'évader : leur tranſlation s'y oppoſa & déconcerta toutes nos meſures. Je

ſentis alors qu'il falloit abandonner ces voies incertaines de ſalut, & les faire ſortir par la volonté de la Cour. Je repréſentai au Cardinal qu'il étoit de ſon intérêt de leur donner la liberté; que M. le Prince oppoſé, comme il l'étoit, aux Frondeurs, deviendroit pendant quelque tems un appui pour lui; & qu'il étoit plus facile & moins dangereux d'accorder quelques graces à des Princes, que de ſe laiſſer maîtriſer par un parti compoſé de perſonnes avides & ambitieuſes, dont tous les tréſors & les dignités de l'État ne pourroient ſatisfaire les deſirs. Ces conſidérations & mes inſtances n'eurent aucun ſuccès; c'eſt alors que je formai un projet,

dont l'exécution sembloit offrir d'insurmontables difficultés : il ne s'agissoit de rien moins que de réunir tous les partis en faveur des Princes.

Lorsque je fis part de mon plan à quelques personnes sûres, le Coadjuteur fut le seul qui m'entendit & qui démêla la différence de l'extraordinaire & de l'impossible ; je me souviens que je lui dis ces propres paroles :

« Vous avez mis M. le Prince
» en prison, il doit être votre irré-
» conciliable ennemi ; vous avez
» servi la Reine avec loyauté & effi-
» cacité, & il semble qu'elle doive
» en avoir de la reconnoissance :

» mais ſoyez sûr que M. le Prince
» n'eſt point animé contre vous, il
» ſent que vous avez joué votre jeu,
» & vous regarde comme un Gé-
» néral ennemi qui a profité de ſa
» poſition ; la Reine, au contraire,
» ne vous pardonne pas, dans le
» fond de l'ame, de vous être arrogé
» une puiſſance à laquelle elle a
» été forcée de recourir ; multipliez
» vos ſervices, & elle vous haïra
» d'autant plus qu'elle vous ſera
» plus obligée. Si vous contribuez
» à la liberté de M. le Prince,
» il oubliera le paſſé ; il ne peut ſe
» diſſimuler qu'il vous a forcé à
» ne rien ménager avec lui, &
» il vous ſaura gré de votre géné-
» roſité ; on applaudira à votre

» habileté dont il aura profité ;
» vous n'êtes point son sujet, &
» votre puissance ne lui portant
» point d'ombrage, il ne sera point
» effrayé des services que vous au-
» rez été à portée de lui rendre.
» C'est une singulière position que
» d'avoir à craindre ceux qu'on
» sert, & de n'attendre de recon-
» noissance que de ceux qu'on a
» persécutés ; c'est la vôtre : réflé-
» chissez-y ».

Le Coadjuteur se rendit à mes raisons. Je lui ajoutai qu'il étoit également essentiel pour lui d'obtenir le chapeau de Cardinal ; que cette dignité importoit à sa considération & à sa sûreté : enfin je lui

offris la nomination de ma sœur Marie, Reine de Pologne. Le Coadjuteur se laissa en quelque sorte conduire par mes avis dans cette grande affaire de la liberté des Princes. Il fallut tromper presque tous les partis pour les amener au même but. Il étoit sur-tout important que la Cour n'eût pas le plus léger soupçon que les Frondeurs agissoient pour la liberté des Princes. On prenoit à chaque instant le change sur le but des démarches des différens partis. Les uns croyoient qu'on ne vouloit que chasser le Cardinal, & d'autres mettre les Princes en liberté. Il falloit, suivant les dispositions, montrer seulement l'une des deux perspectives.

J'étois en couche dans le plus fort de ces négociations, & ne pouvant sortir de quelque tems, j'étois fort inquiète par la crainte de voir se rencontrer chez moi des personnes opposées, & qui toutes vouloient avoir l'honneur du succès. Ma négociation auroit été contrariée, si elles avoient été instruites de la part que chacune d'elles pouvoit y avoir : ce n'est pas la seule occasion où j'aie éprouvé que les ménagemens de l'amour propre, les intérêts de la vanité, donnent plus de peines dans les affaires que la conciliation des plus grands intérêts. Madame de Rhodes, dont l'ardeur pour l'intrigue étoit inépuisable, ne s'ou-

blioit pas au milieu de tant de mouvemens; elle négocioit à droite & à gauche, avoit des chiffres de tous les gens accrédités dans les divers partis ; elle couroit jour & nuit, & il eſt inconcevable qu'elle pût ſuffire à ſes rendez-vous & ſes écritures. Sa manie de négocier & de ſe déguiſer me jeta un jour dans un embarras fort bizarre & qui vous paroîtra plaiſant. Elle vint un ſoir me trouver, déguiſée en Auguſtin, afin d'éviter que le Garde des Sceaux, qui avoit des préventions contre moi, fût inſtruit de notre entretien. Pour me parler plus à ſon aiſe & plus bas, elle ſe mit à genoux auprès de mon lit. Une de mes femmes, abſente de l'Hôtel

depuis quelques heures, & qui venoit de rentrer, s'imagina que j'avois sonné, & s'empressa d'entrer dans ma chambre. L'attitude de Madame de Rhodes & des paroles prononcées à voix basse qu'elle n'entendit pas, frappèrent, non sans raison, son imagination. Comme les révolutions sont promptes & dangereuses dans l'état où j'étois, la frayeur s'empara de son esprit; elle s'imagina qu'un accident imprévu m'avoit fait tourner en peu de tems à la mort, & qu'on avoit envoyé chercher mon Confesseur. Elle crut avoir entendu réciter les prières des agonisans, & se mit à fondre en larmes & à crier. L'allarme fut bientôt parmi mes Domestiques.

Mademoiſelle d'Averjean, qui demeuroit près de moi en qualité de Demoiſelle de Compagnie, fille fort dévote, entra la première, & frappée de la même terreur, ſe jeta à genoux & ſe mit à réciter des prières. Bientôt après mes Femmes, mes Gentilshommes, mes Pages remplirent ma chambre de leurs géniſſemens. Madame de Rhodes étoit prête à ſe trouver mal d'inquiétude & de crainte d'être reconnue ; elle ſe cachoit ſous mes rideaux & mettoit ſon mouchoir ſur ſon viſage. Malgré l'embarras où j'étois, je ne pouvois m'empêcher de rire aux éclats. Quand je voulus parler, il me fut impoſſible de me faire entendre ; on croyoit que les ris qui

interrompoient mes paroles étoient l'effet du transſport ou des couvulſions, & les ſanglots redoublèrent. Enfin, j'appellai un homme de confiance & je parvins, non ſans peine, à lui perſuader que je me portois fort bien, & que le Religieux qu'il voyoit auprès de mon lit, avoit deſiré me parler en particulier pour une reſtitution conſidérable. Je lui ordonnai de le reconduire juſqu'à un caroſſe de louage, où il étoit attendu par un Frère qui l'avoit accompagné, & qui étoit l'Amant favoriſé de Madame de Rhodes, tandis que le Garde des Sceaux n'étoit que l'Amant utile pour les grandes affaires dans leſquelles elle étoit ſi empreſſée de figurer. Comme

il étoit presque nuit, Madame de Rhodes sortit sans être reconnue, son mouchoir toujours sur la bouche. La nouvelle de ma fin prochaine & même de ma mort se répandit le soir dans tout Paris, & deux cents personnes vinrent pour s'en informer mystérieusement. Beaucoup se persuadèrent, lorsqu'on dit que j'étois très-bien, qu'on cachoit mon état ; ce ne fut qu'en me montrant au Coadjuteur & à M. de Beaufort, que je vins à bout de détruire une nouvelle dont le fondement étoit si ridicule.

Le Duc de la Rochefoucault étoit dans le même tems caché chez

moi ; il s'étoit rendu à Paris pour négocier avec le Cardinal, & ses sentimens étoient conformes aux miens. Il desiroit que la liberté des Princes fût l'effet de la détermination volontaire de la Cour. A la haine qu'il avoit pour le Coadjuteur & les Frondeurs, se joignoient des idées de gloire & d'intérêt. Il sentoit qu'il pouvoit tout attendre de la Cour, si la liberté des Princes & leur réconciliation avec la Reine étoient son ouvrage. Ses négociations furent sans fruit ; le Cardinal l'amusa quelque tems, & ne lui donna que des espérances éloignées & incertaines.

Au milieu de tant d'intérêts qui se

ſe croiſoient, il étoit bien difficile de ſervir efficacement les Princes. Chacun ne cherchoit que ſon propre avantage, & aimoit mieux les laiſſer dix ans en priſon, que de les faire ſortir pour fortifier le parti contraire. Chacun auſſi vouloit leur liberté à ſa manière. Le premier Préſident, ennemi des partis violens & de la guerre civile, inflexible dans ſes principes, attaché aux formes, deſiroit ſincèrement les ſervir, mais par les voies judiciaires. Le Coadjuteur qui étoit entré dans mon projet avec ardeur, étoit dans des ſentimens abſolument oppoſés. Il vouloit perdre à jamais le Cardinal Mazarin par le retour triomphant des Princes, & s'embarraſſoit peu

de leurs perſonnes. Tromper la Cour, l'embarraſſer dans ſes propres fineſſes, s'attacher à jamais M. le Prince par le ſervice qu'il lui auroit rendu, attirer vers lui tous les partis, ravir de vive force le chapeau, marier ſa Maîtreſſe à un Prince du Sang : voilà ce que ſe propoſoit le Coadjuteur enivré de toutes les paſſions, en proie à la haine, à l'amour & à la vanité. Monſieur qui ne pouvoit rien être d'une manière abſolue, manqua en partie au ſecret. Il fit confidence des démarches que faiſoient les Frondeurs auprès des Partiſans de M. le Prince. Je lui repréſentai vivement les ſuites de cette indiſcrétion ; mais il me fit valoir le ſecret qu'il avoit gardé ſur

ſes négociations, avec le parti des Princes, par le moyen des Frondeurs. Il s'admiroit de cette diſcrétion, & je ne pus m'empêcher de dire au Coadjuteur : « le poids étoit trop grand pour Monſieur, & il eſt ſoulagé un peu de s'être débarraſſé de la moitié du ſecret. » Il fallut remédier à cette imprudence, en arrêter les ſuites. Je ne pus en venir à bout, qu'en faiſant parvenir ſous le ſecret au premier Préſident, que Monſieur ſe moquoit du Maréchal de Grammont & lui faiſoit de fauſſes confidences.

On fit chez moi un projet de requête au Parlement au nom de Madame la Princeſſe. Elle fut

préſentée quelques jours après, & cette démarche, qui fut accueillie au Parlement, embarraſſa la Cour. Je me trouvai dans cette circonſtance l'arbitre en quelque ſorte de tous les intérêts, par la confiance de tous les partis; il ſembloit que je tenois par un fil tous les eſprits, & que je les faiſois mouvoir à mon gré. J'inſpirois au Parlement un avis ou des remontrances, & je dictois la réponſe de la Cour. J'arrêtois ou laiſſois agir la fougue du Coadjuteur. Enfin, je trouvois moyen de vaincre la pareſſe de Monſieur, & de fixer ſes irréſolutions.

Il eut quelque velléité d'aller au

Parlement, & plusieurs personnes pensoient que cela seroit un merveilleux effet. Je dis à M. de Rhodez & à Mademoiselle de Chevreuse d'ouvrir cet avis, qui ne manqueroit pas de lui déplaire, & que je m'y opposerois. « En voici, leur ajoutai-je, les raisons. Si Monsieur alloit au Parlement en ce moment, où les esprits ne sont pas encore assez échauffés, son intervention ne seroit pas décisive, & il est à craindre que la Reine voyant grossir la nuée par la présence toujours imposante de la seconde personne de l'État, ne prenne aussi-tôt le parti d'emmener le Roi de la Capitale, & Monsieur qui ne seroit pas encore assez avancé, ne pourroit se dispenser de la suivre. Réservons

Monſieur pour le moment où le Parlement ſera plus animé, où il aura fait des démarches qui auront encore plus irrité la Cour. Alors qu'il ſe préſente au Parlement; il y ſera regardé comme un Ange tutélaire: la préſence du Lieutenant-Général de l'État canoniſera tout ce qui aura été fait, & enhardira les eſprits à ne plus rien ménager; Monſieur ſe trouvera trop engagé avec le Parlement, dont il aura approuvé toutes les démarches; les choſes lui paroîtront trop avancées pour reculer, il ne ſuivra pas le Roi, & la Reine n'oſera quitter Paris ſans lui: ce ſeroit une trop grande imprudence à elle de laiſſer l'Oncle du Roi au milieu de ſes Ennemis, tandis que

les Princes ſont en priſon, & qu'elle ſera privée aux yeux du Peuple, & des Corps, de tous les appuis naturels du Trône. » Monſieur fut effrayé dès qu'on lui parla d'aller au Parlement; il ſe tourna vers moi, & je dis que ce n'étoit pas mon avis. Il reſpira dès qu'il m'eut entendu parler ainſi. J'inſiſtai ſur ce qu'il falloit réſerver la préſence de Monſieur pour un moment déciſif. La chaleur du Parlement ne peut aller qu'en augmentant, ajoutai-je; il faut la fomenter, & lorſque Monſieur paroîtra, & ſe joindra à lui, la Cour qui aura toujours conſervé quelque eſpérance juſqu'à la déciſion de Monſieur, ſera obligée de céder. Comme la liberté des Princes aura été emportée

en ce moment, ce ſera à lui qu'ils s'en trouveront redevables, ce qui ſera dans la vérité, ainſi que dans l'ordre.

Monſieur ne tariſſoit pas ſur les louanges qu'il donnoit à mon habileté & à la vivacité de ma pénétration, qui, ſelon lui, approchoit de la prophétie. C'étoit moins, comme vous pouvez penſer, parce que mon avis étoit bon, que parce qu'il favoriſoit ſon inaction.

Je n'avois pas peu d'embarras à faire marcher de front en quelque ſorte des intérêts oppoſés; la liberté des Princes étoit le but auquel je tendois invariablement, & ce ne fut

qu'au moyen de traités particuliers, qu'il fut possible d'y parvenir.

Madame de Montbazon me servit beaucoup; j'avois balancé sur l'appas que je lui présenterois; les intérêts du Duc de Beaufort la touchoient médiocrement, elle étoit bien sûre de le gouverner, quelque parti qu'il prît : elle avoit sur lui un ascendant absolu; il s'honoroit de la représentation de son Amant, peu disposé par sa nature à s'assurer de la réalité. Je lui offris plusieurs avantages & hasardai même de parler du mariage de sa Fille avec le Prince de Conti. Elle me demanda tout bonnement de l'argent, & nous convînmes qu'elle auroit cent mille écus, au

moment de la liberté des Princes. Madame de Rhodes ne fut pas moins ſolide dans ſes propoſitions : elle exigea cent mille francs, & un gouvernement pour ſon Amant. Madame de Chevreuſe eut la promeſſe de faire épouſer ſa Fille à M. le Prince de Conti. Je vous obſerverai que quelques perſonnes ſe récrièrent contre l'idée de ce mariage; jamais, me dirent-elles, M. le Prince de Conti & ſa Famille ne conſentiront à ce qu'il épouſe une Fille qui eſt en commerce réglé & public, avec le Coadjuteur. Vous ne connoiſſez pas, leur dis-je, l'eſprit de parti; il a ceci de particulier, c'eſt d'épurer les actions équivoques, & de couvrir toutes les fautes du voile de l'indul-

gence; je vous garantis que si le mariage manque, ce ne sera pas à cause de la conduite de Mademoiselle de Chevreuse.

Il va sans dire que le chapeau fût assuré par le concours de tous les partis au Coadjuteur. Enfin, Monsieur avoit pour son partage la charge de Connétable.

Peu de tems avant que tout fût arrêté & conclu entre les Frondeurs, je crus devoir faire encore une tentative auprès du Cardinal Mazarin; je lui fis parler par Bertet, qui fut à peine écouté; enfin, je le vis & ne négligeai rien pour le déter-

miner; je finis, en le quittant, par lui dire : il ne tient encore qu'à vous de vous faire un mérite de la liberté des Princes, à laquelle vous serez forcé dans peu; je ne puis vous parler qu'avec l'obscurité des oracles, mais il n'y en eut jamais d'aussi certain; les Princes sortiront de prison, & vous de la Cour. Il fut un instant frappé de ces paroles; il plaisanta ensuite sur le ton prophétique de ma conversation, & nous nous séparâmes sans avoir rien conclu. Peu de jours après il réfléchit sans doute à mes instances répétées, au ton de conviction qui règnoit dans mes conseils, auxquels l'opinion de ma sincérité donnoit du poids dans son esprit. Sans pouvoir rien pénétrer,

il fut porté à croire, en général, qu'il y avoit des menées ſourdes dont j'étois inſtruite, qui pouvoient lui être nuiſibles. Bertet vint me trouver de ſa part, pour me prier d'employer toute mon influence à retarder de quelque tems l'effet de mes prophéties. Je lui donnai des aſſurances de paix, mais pour un terme court. Je connus bientôt qu'il n'avoit cherché qu'à éloigner le danger, s'il exiſtoit, pour ſe donner le tems d'en découvrir la réalité; il perſiſta dans ſon oppoſition à la liberté des Princes, & je preſſai l'exécution de mon projet par la voie des Frondeurs.

Je parvins à faire ſigner quatre

traités. Maîtresse de faire prendre à M. le Prince, pour sortir de prison, tous les engagemens que j'aurois voulu, il me sembla de la justice de lui laisser une liberté entière; je m'en rapportai à sa générosité, à sa reconnoissance, & le laissai libre en sortant de prison, de se décider, & suivant ses intérêts, & suivant ses sentimens. Ce que l'équité me dicta n'étoit contraire aux intérêts d'aucun parti. Des promesses extorquées ne peuvent lier personne, & M. le Prince moins que tout autre, parce que je n'ai vu personne dont l'esprit & le caractère fussent plus indépendans. Le mariage de Mademoiselle de Chevreuse fut excepté, mais M. le Prince étoit le maître

de rompre, lorſqu'il ſeroit en liberté. . . . . *

La Reine dans la détreſſe, & j'oſe dire l'humiliation où elle ſe trouva. . . . . ** confiance qu'en M. de Senneterre. C'étoit un homme que l'étude des anciens Auteurs, ſes réflexions, l'expérience, une ſagacité rare rendoient capable de gouverner un Etat. Mais une profonde indifférence pour le bien & pour le mal, ſon goût ardent pour les plaiſirs dans l'âge le plus avancé, un grand mépris pour les hommes, une pareſſe incurable

* Ici ſe trouve une lacune.

** Il y a ici quatre ou cinq lignes effacées.

ne laissoient d'emploi à ses facultés que pour le Conseil : il ne suivoit rien, il étoit incapable de rien conduire ; mais son coup-d'œil supérieur démêloit tous les intérêts, lui faisoit connoître ce que les passions, l'esprit & le caractère de chacun mettroient d'obstacle ou de facilité dans les affaires. Son arme favorite étoit le mépris, & il étoit persuadé que la plupart des choses s'évanouissoient d'elles-mêmes, en ne leur donnant pas de corps par l'opposition. Je me suis toujours trouvé mieux, me disoit-il, d'une cuirasse de taffetas piqué, que de celle de fer. . . . . *

* Plusieurs pages manquent ici.

étonnantes

étonnantes de ce tems, que de voir un Prince du Sang rechercher une Fille qui paſſoit pour être la Maîtreſſe d'un Prêtre. La Reine, dans les circonſtances critiques, avoit recours à elle pour déterminer ce Prélat, qui ne ſe défendoit nullement de ſes liaiſons intimes, que la Ducheſſe de Chevreuſe favoriſoit, avouoit elle-même. Je vous ajouterai, pour finir ce qui la concerne, quelque choſe de plus étrange. La Deſtinée avoit voué cette Princeſſe au Clergé : après le Cardinal de Retz, elle a aimé encore plus vivement l'Abbé Fouquet, & la paſſion a emporté une Princeſſe de Lorraine, jeune, belle, riche, au point de vouloir lui appartenir en légitimes nœuds.

J'ai ſouvent remarqué que les factions ſont comme le gros jeu & comme tous les grands intérêts, qui font diſparoître les diſtances, & mettent tout de niveau dans les momens de beſoin & d'enthouſiaſme. J'ai conféré dans la plus grande intimité dans ces momens de trouble, j'ai parlé avec les plus grands égards, & ſans croire rien faire d'extraordinaire, à des hommes auxquels, dans des tems plus calmes, je ne parlerois que dans mon antichambre. Ne vous êtes-vous jamais trouvée auprès d'une perſonne bien malade, & dont la vie eſt chère à tout ce qui l'entoure? Dans cette ſituation, une ſeule penſée occupe tous les eſprits, & rend égales toutes les perſonnes

que le même intérêt anime, ou qui ſont utiles ; on traite avec la plus grande familiarité le Chirurgien, la Garde, les Valets empreſſés : il en eſt de même de l'eſprit de parti, le premier des rapprochemens eſt d'entrer dans nos ſentimens.

Le gain de la bataille de Rhétel enfla le courage du Cardinal Mazarin ; mais ce triomphe fut de courte durée. Il étoit bien éloigné de ſoupçonner la poſſibilité de la réunion des partis en faveur des Princes, & ſe croyoit au-deſſus de toute crainte. Je fis vainement, comme je vous l'ai dit, pluſieurs tentatives pour l'éclairer, ſans compromettre le ſecret des perſonnes qui concouroient par

divers motifs à ce grand événement. Les mesures furent prises avec tant de secret, la haine des Frondeurs étoit si déclarée contre les Princes, que le Cardinal ne put rien démêler de leurs nouvelles dispositions. On souffloit le feu de toute part contre lui, il ne put résister à la conspiration universelle, & fut obligé de sortir de Paris. Il sentit alors combien mes avis étoient fondés, & que, mieux que lui, j'avois connu sa position. Son premier soin, en arrivant à Saint-Germain, fut de m'écrire. « J'ai eu, me disoit-il grand tort » de ne pas ajouter foi à vos pré» dictions : vous devez être satis» faite; les Princes seront en liberté » dans vingt-quatre heures : c'est

» votre ouvrage ; ſi je vous avois
» crue, ils n'en auroient pas obliga-
» tion à mes Ennemis. Vous n'ai-
» mez pas les Frondeurs, vous les
» avez fait concourir à votre but,
» comme on fait entrer des poiſons
» dans un remède ſalutaire. A pré-
» ſent, vous êtes libre de ſuivre
» votre penchant pour la Reine,
» qui n'eſt point fâchée contre
» vous. » Il m'exhortoit à m'y atta-
cher entièrement, & c'étoit mon
deſſein.

Bientôt après, les Princes furent mis en liberté. On s'attendoit aux plus grandes révolutions, à l'arrivée de M. le Prince ; la Reine étoit irritée & conſternée ; il eſt

certain qu'il pouvoit tout entreprendre.

M. de Senneterre qui étoit, à juste titre, la lumière de la Cour, vint me voir la veille de l'arrivée des Princes; il ne put me cacher son effroi. « Je ne serois point surpris, me dit-il, de voir M. le Prince Régent avec Monsieur dans trois jours. Il a pour lui la Ville, le Parlement, & tous les partis sont réunis en sa faveur. Il n'y a plus de fronde, elle est fondue dans le parti de M. le Prince. Le Ministre est en fuite, la Reine est sans appui & sans conseil. »

» Tout cela est vrai, lui dis-je,

mais il arrive presque toujours que les hommes manquent les momens décisifs. Si M. le Prince, le jour de son arrivée, ne fait pas quelque chose de marqué, qui porte au dernier degré l'opinion de sa puissance, il ne sera plus tems le lendemain. Voici ce qui arrivera suivant mes conjectures. Trop heureux de sortir de prison, il n'a travaillé que pour sa liberté, il n'a pas fait de plan au-delà. Il peut tout entreprendre, j'en conviens; mais il ne connoît pas ses forces, il ignore la crainte qui règne dans tous les esprits: dans deux jours on sera familiarisé avec lui, l'enthousiasme sera dissipé, la crainte calmée. Sa puissance est dans l'opinion: il n'en profitera pas.

M. le Prince déteſte la guerre civile; les négociations l'ennuient ; il eſt habitué à ménager la Cour : la plus légère faveur, au ſortir de la priſon, le tiendra en ſuſpens, & lui fera craindre de ſacrifier des avantages certains à des projets chimériques, qui le feroient dépendre d'une multitude de gens qu'il hait ou mépriſe. »

Je ne doute pas que M. de Senneterre, qui fut frappé de mes conjectures, n'ait rendu auſſi-tôt notre converſation à la Reine.

Ce que j'avois prévu arriva. Le Garde-des-Sceaux fut ſacrifié à la haine de M. le Prince, & il ne tarda

pas à s'attacher à la Cour. Il avoit eu l'air d'abord de vouloir exécuter avec une exacte fidélité ſon engagement envers Madame de Chevreuſe; & la certitude de faire quelque choſe de déſagréable à la Cour, le portoit à ne pas s'en écarter. Soit paſſion pour la Princeſſe, ſoit deſir de ſe procurer l'appui d'un grand parti, M. le Prince de Conti ſouhaitoit vivement de voir terminer alors cette affaire . . . .
. . . . *

Le Cardinal qui n'avoit jamais cru que la choſe dût avoir lieu, entra dans la plus grande colère contre

---

* Ici manquent deux pages.

Madame de Chevreuſe, qu'il accuſa d'avoir trompé la Reine. Il s'emporta au point de dire, devant pluſieurs perſonnes, qu'il ne croiroit de ſa vie aux paroles d'une femme galante; & il ſe ſervit d'un terme plus énergique. Si la Cour étoit alarmée de cette alliance, Madame de Longueville l'étoit encore plus. Son amour propre étoit d'avance tourmenté par la perſpective de la rivalité d'une perſonne plus belle & plus jeune, devenue ſupérieure à elle par le rang, comme elle l'étoit par tous les avantages de la figure. Elle ne négligea rien pour faire rompre ce mariage; elle fit jeter l'alarme dans l'eſprit de la Reine & du Cardinal, par des perſonnes qui leur étoient dévouées,

ſur le danger d'unir étroitement avec la Maiſon de Condé une femme auſſi intrigante & artificieuſe que la Ducheſſe de Chevreuſe. Madame de Longueville repréſenta que M. le Prince de Conti, qui faiſoit peu d'effet, mais qui enfin étoit Prince du Sang, étayé de tous les entours de Madame de Chevreuſe, de l'eſprit de la mère, de l'aſcendant que la beauté donneroit à ſa fille, acquéreroit un grand crédit; qu'il faudroit compter avec lui; en un mot, que c'étoit un zéro auquel le parti de Madame de Chevreuſe ajoutoit des chiffres qui lui donneroient de la valeur. La Reine & le Cardinal étoient déja irrités & inquiets. On fit agir auprès de M. le Prince, & les

promesses des plus grands avantages furent prodiguées, afin de l'engager à s'opposer à cette alliance : c'est ce qu'il fit avec éclat, & même indécence, ne s'étant pas donné la peine d'en parler lui-même à Madame de Chevreuse. Le Président Viole fut chargé de cette commission, & les ordres de la Reine furent les motifs qu'on mit en avant. La conduite de M. le Prince fut d'autant plus choquante, qu'il n'avoit tenu qu'à lui de rompre avec plus de ménagement. Madame de Chevreuse lui avoit représenté peu de tems après qu'il fut en liberté, qu'elle ne le croyoit pas engagé par des promesses faites pendant sa prison, & avoit offert de lui remettre sa parole.

Comme il defiroit en ce moment faire de ce mariage un épouventail pour la Cour, il n'avoit pas voulu renoncer à fes engagemens. Le Coadjuteur connut alors combien peu il devoit fe fier à la reconnoiffance de M. le Prince, & tout habituée que j'étois à la légèreté & à l'ingratitude des hommes, je vous avoue que je fus furprife de la conduite de M. le Prince après fa prifon.

Le Coadjuteur me demanda un foir un entretien avec un grand myftère. Je me rendis en carroffe de louage dans un appartement d'un couvent, où il arriva dans l'ajuftement le plus ridicule pour un Archevêque. Son chapeau étoit

couvert de plumes ; il avoit un juſte-au-corps vert & or, une petite oie incarnat. Vous ne pouvez vous figurer quel air il avoit ainſi paré, avec la figure & la taille que vous lui avez connue. Je le vis tranſporté de rage de la conduite de M. le Prince avec Mademoiſelle de Chevreuſe. « La manière dont il a rompu ce mariage eſt un outrage, me dit-il ; » & il faut convenir qu'il avoit raiſon, & qu'on n'uſa jamais de moins de ménagemens. Remarquez, je vous prie, qu'on n'imagina pas de mettre en avant le motif de la conduite de Mademoiſelle de Chevreuſe, qu'il eût été difficile de réfuter. Le Coadjuteur jura qu'il s'en repentiroit, & il a tenu parole

autant qu'il a dépendu de lui. « Je
» ſuis ſurpriſe & choquée du pro-
» cédé de M. le Prince, lui dis-je,
» & d'autant plus que c'eſt moi qui
» ai donné l'idée de ce mariage, &
» que Mademoiſelle de Chevreuſe
» eſt ma parente. Je crois fortement
» que c'eſt la Reine qui a fait agir
» auprès de lui, pour le déterminer
» à cette rupture, & le brouiller
» avec une partie de la fronde... *
» C'eſt un grand avantage pour la
» Cour, & auquel rien ne peut
» être comparé, que la diſpoſition
» de fonds conſidérables. On eſpère
» dans un parti; mais avec la Cour

---

* Il y a ici pluſieurs lignes d'effacées.

» on est payé comptant ». Je lui faisois cette observation, parce que j'étois instruite que le Marquis de la Boulaye trahissoit son parti, gagné par les bienfaits de la Cour; il se livroit de tems en tems à des extravagances qui ne lui tournoient jamais à mal, & il faisoit une grande dépense : je me doutai d'après l'excès même de son zèle, que ses témérités étoient concertées, & avoient pour objet d'écarter tous les soupçons. Nous eûmes un entretien fort long sur l'état des affaires, & nous convînmes de nous unir pour deux objets importans à tous deux : le chapeau pour lui, & la sur-intendance pour M. de la Vieuville. Je n'avois que des idées

idées vagues sur un projet que je ne tardai pas à exécuter, & je ne crus pas devoir m'en ouvrir en ce moment avec le Coadjuteur. . . .
. . . . *

J'étois libre alors de tout engagement avec les Princes. J'avois contribué plus que personne, je puis le dire, à les faire sortir de prison, & j'avois annoncé dès l'origine, que c'étoit à cet objet que je me bornerois. Dégoûtée des hauteurs de M. le Prince, qui me paroissoit incapable de garder aucunes mesures, & peu fidèle à ses engagemens; fatiguée des incertitudes de Monsieur;

* Il y a ici plusieurs pages de perdues.

je résolus dès-lors de m'attacher uniquement à la Reine & au Ministre. Après tant d'occasions manquées, il étoit clair qu'aucun parti ne prendroit le dessus, & que le tems seul feroit tourner les choses à l'avantage de la Reine & de son Ministre, parce que le pouvoir l'emporte toujours à la longue. La sincérité que je mettois dans les plus confuses intrigues, & peut-être un peu de réputation d'habileté, jointe au crédit que j'avois sur l'esprit des personnes les plus importantes, me firent rechercher de la Reine. Une circonstance avoit déterminé la confiance du Cardinal, & excita même sa reconnoissance. On parloit un jour chez la Reine de la fin tra-

gique du Roi d'Angleterre, & M. de Senneterre raconta quelques circonſtances qui pouvoient avoir amené cette ſanglante cataſtrophe. « L'abandon qu'il a fait du Comte » de Strafford, dis-je à la Reine, » a montré toute ſa foibleſſe, & » après l'avoir forcé à ſacrifier » l'homme qui avoit toute ſa con- » fiance, ſes ennemis ont ſenti » qu'ils pouvoient tout oſer. « J'inſiſtai vivement ſur cet article ſans aucun projet ; je m'apperçus que la Reine devint rêveuſe, que Madame de Navailles, Confidente du Cardinal, me regardoit attentivement, & applaudiſſoit avec une eſpèce de tranſport à ce que je diſois. « Vous » avez raiſon, me dit la Reine, &

» c'eſt une leçon pour les Rois, de » ne pas abandonner leurs Miniſ» tres. » Je ſentis l'application qu'elle avoit faite, & je ne vous cacherai pas que, dans ce moment, je voulus profiter de ce que j'avois dit ſans projet, & uniquement parce que c'étoit mon ſentiment. Je dis donc à Madame de Navailles avec un air de fineſſe : « il me ſemble que ce que j'ai dit a fait une grande impreſſion à la Reine. » Elle me ſerra la main, & j'ai ſu que le ſoir même elle avoit rendu notre converſation au Cardinal. Quelques jours après, la Reine ſe fit honneur de mon ſentiment, & elle répéta dans pluſieurs circonſtances, que Charles I. avoit été victime de ſa

foibleſſe envers le Comte de Straf- ford, & en fit des applications aux circonſtances où elle ſe trouvoit. J'ai lieu de croire que les réflexions qu'elle fit d'après ce que j'avois dit en cette circonſtance, l'ont affermie au milieu des dégoûts que lui cau- ſoient quelquefois les embarras ex- trêmes, où la jetoit l'animoſité qu'on avoit contre ſon Miniſtre. Le Cardi- nal fit un uſage fort imprudent par la ſuite de ce que j'avois dit ſur les affaires d'Angleterre. Il s'aviſa de comparer le Parlement de Paris à la Chambre Baſſe, & quelques Magiſtrats à Cromwel & Fairfax. Il y eut un beau bruit au Parlement ſur cette comparaiſon, que Mon- ſieur & le Coadjuteur ne man-

quèrent pas de faire valoir & de paraphraser de toutes manières. Le Coadjuteur me dit à ce sujet : « Le
» Cardinal Mazarin a dit une
» grande sottise ; mais il fait bien
» de l'honneur au Parlement de
» supposer qu'il y ait parmi ces
» Robins un Cromwel. » . . . . .
. . . . *

La rupture du mariage de Mademoiselle de Chevreuse, fut en partie cause de l'animosité que conçurent les Frondeurs contre M. le Prince. Il ne tarda pas à prendre l'alarme, & à se croire sans ressource & sans

---

* Plusieurs pages manquent ici.

aſyle, lorſqu'il vit que la haine du parti étoit auſſi vive contre lui que contre le Cardinal Mazarin.....

Dans peu de tems la conduite de M. le Prince l'avoit réduit au même état où il étoit avant ſa priſon. Déteſté de la Reine & des Frondeurs, il ſembloit qu'il n'y avoit d'autre moyen de calmer les troubles, de rétablir l'autorité, que de l'arrêter de nouveau. Je tâchai en vain de ramener les eſprits, quels que fuſſent mes motifs de mécontentement............ Perſonne ne vouloit ſe fier à lui. On ne comptoit pour rien ſa parole depuis la rupture du mariage. Sa légèreté, ſes hauteurs avoient aliéné la Cour

& la Ville. Je me ſuis ſouvent demandé quelles pouvoient être ſes vues, & je me ſuis convaincue qu'il n'en avoit aucune, & que toute ſa conduite a été dirigée dans ces tems par l'emportement & la variation de ſon humeur. M. le Prince, enivré de ſuccès dès ſa plus grande jeuneſſe, n'a jamais fait de plan, & n'a jamais pu ſe perſuader qu'il y eut perſonne au monde digne d'être ménagé par lui. La légèreté porte ſouvent les hommes à des propos & des actions inconſidérées, ſans aucun deſſein formé de choquer ou de nuire. Ceux qui en ſont l'objet ſuppoſent des intentions & cherchent à ſe venger. De-là naiſſent des animoſités réciproques, qui

engagent à ſuivre des partis oppoſés aux intérêts & aux ſentimens : enfin plus les traits partent de haut, & plus ils ſont ſenſibles. A travers toutes les viciſſitudes de la conduite & des ſentimens de M. le Prince, il étoit cependant aiſé d'appercevoir qu'il tenoit de ſon éducation & de l'application à ſes intérêts un penchant marqué à déférer à la Cour ; mais ſon humeur contrarioit ſon penchant, & le jetoit ſouvent dans le chemin oppoſé à ſes intérêts. La réunion de tant de haines contre M. le Prince, penſa lui être fatale. La Reine étoit déterminée à le faire arrêter de nouveau, & les moyens violens qu'on auroit employé pour y parvenir, ne menaçoient pas moins ſa vie que

ſa liberté. L'averſion de la Reine pour M. le Prince, étoit alors à un tel point que la certitude de la réconciliation la plus ſincère, & celle du rétabliſſement du calme dans toutes les parties de l'État, ne l'auroient pas autant flattée que ſa perte; il faut convenir que les ſanglantes railleries de M. le Prince ſur la Reine & le Cardinal, avoient dû produire un reſſentiment ineffaçable dans ſon cœur. M. le Prince a riſqué pluſieurs fois dans l'eſpace de quelques ſemaines le ſort du Maréchal d'Ancre; & d'Hocquincourt entre autres ſe propoſa pour être le Vitry de cette cataſtrophe. La Reine ſupportoit preſque auſſi impatiemment l'abſence du Cardinal que les hau-

teurs de M. le Prince ; elle ne ſavoit à qui ſe confier. Le Cardinal gouvernoit de Breulh ; mais il y avoit bien des circonſtances qui exigeoient de prendre un parti au moment, & la Reine étoit embarraſſée & par la crainte d'être blamée du Cardinal, & par la difficulté des affaires. Un jour elle m'entretenoit de ſes chagrins, du peu de fonds qu'on pouvoit faire ſur Monſieur, & des trahiſons de ceux qui paroiſſoient les plus dévoués à ſon ſervice & à ce pauvre M. le Cardinal ; enfin, des exceſſives prétentions de M. le Prince. « Puiſque Votre Majeſté, » lui dis-je, ne peut être aſsûrée » de la fidélité de ceux qui la ſer» vent, j'emploierois contre mes

» ennemis l'activité du ressenti-
» ment de leurs propres ennemis.
» Je ne lui réponds pas que le
» Coadjuteur seconde ses vues pour
» le retour de M. le Cardinal, &
» il ne le pourroit pas sans se dis-
» créditer ; mais il vous débarassera
» de M. le Prince : c'est le seul
» homme qui puisse lui être opposé
» avec succès. Si Votre Majesté
» daigne témoigner quelque con-
» fiance au Coadjuteur, flatté de
» la servir & d'avoir à se mesurer
» avec le premier Prince du Sang,
» charmé de satisfaire son ressenti-
» ment, il emploiera tout ce qu'il
» a d'esprit, d'amis, de moyens,
» pour répondre à vos vues. Le
» Coadjuteur dispose de Monsieur;

» il ſaura allier ſes intérêts avec les
» vôtres, & lui en perſuader
» l'union. Votre Majeſté a tout à
» craindre de M. le Prince, s'il
» venoit à connoître ſes forces, s'il
» daignoit ménager les eſprits pen-
» dant ſix ſemaines. Avec ſon
» eſprit, ſon courage, ſa réputa-
» tion, que ne peut-il pas oſer ?
» Que Votre Majeſté réfléchiſſe à
» ce qui pourroit arriver, s'il s'uniſ-
» ſoit avec Monſieur par le mariage
» de ſon fils. Il faut trancher le
» mot, Madame, il peut aſpirer à
» tout, à la régence. Qu'eſt-ce
» que peut craindre au contraire
» Votre Majeſté d'un Archevêque ?
» Il faudra le faire Cardinal ? il le
» ſera tôt ou tard, & il vaut mieux

» qu'il en ait l'obligation entière
» à Votre Majesté, que de le de-
» voir à la nécessité des circons-
» tances. Il s'opposera au retour de
» M. le Cardinal? les autres ne s'y
» opposeront pas moins, & si M. le
» Prince y consent, ce sera après
» l'avoir avili, avoir anéanti l'au-
» torité Royale ; enfin, ce sera
» pour en faire le servile instru-
» ment de ses volontés. Le Coad-
» juteur voudra être premier Mi-
» nistre? en supposant que ce soit
» son ambition, n'est-il pas
» préférable de le voir s'élever
» à cette place que M. le Prince
» de vive force à la régence? mais
» il a trop d'esprit pour se persua-
» der, que les factions puissent

» pousser un homme subitement
» & violemment en quelque sorte
» au premier emploi de confiance
» d'un Gouvernement. Votre Ma-
» jesté d'ailleurs pourroit le satis-
» faire sans lui donner la première
» place, & l'engager au contraire
» à y souffrir M. le Cardinal. Je
» suppose qu'un jour Votre Ma-
» jesté, contente de ses services,
» donne au Coadjuteur les Sceaux
» & le Gouvernement de Paris;
» n'est-il pas à présumer que son
» ambition seroit satisfaite? »

La Reine me laissa achever sans m'interrompre. La joie se peignit sur son visage quand je lui montrai la perspective de la défaite de M. le

Prince. J'allai plus loin, je lui proposai de le faire arrêter. Cette idée ne lui permit de faire aucune objection sur tout le reste : elle servoit trop efficacement son ressentiment. « Etes-vous chargée, » me dit-elle, de me faire cette » proposition? — Non, Madame, » lui dis-je, & je n'avois même » aucune intention d'en parler à » Votre Majesté en me rendant » chez elle ; c'est une idée qui » m'est venue & non un projet » concerté avec personne, ni » même arrêté dans mon esprit. — » Je vous demande votre parole la » plus sacrée, me dit-elle, de ne » vous ouvrir à personne d'ici à » quelques jours de votre projet

» qui

» qui me ravit, & que je voudrois
» exécuter demain. Dans peu, je
» vous en dirai davantage. « Elle me rappella ensuite pour me dire : » le
» Coadjuteur sera bien surpris de
» vous voir si animée contre M. le
» Prince. »

Je ne devois pas m'attendre que la Reine adoptât un avis aussi décisif sans consulter le Cardinal. Je ne me trompai pas, & je reçus quelques jours après un billet de lui, qui étoit joint à une lettre très-bien raisonnée qu'il écrivoit à la Reine. Il approuvoit entièrement mon projet, & m'en remercioit comme de l'idée la plus heureuse. « Vous voyez,
» me dit la Reine, lorsque j'eus lu

» la lettre du Cardinal, que le
» pauvre homme consent même à
» céder sa place au Coadjuteur.
» Il ne veut que le bien de l'État
» & la conservation de l'autorité. »
Lorsque le Coadjuteur se fut entretenu avec la Reine, il vint par son ordre me faire part de sa conversation. Je fus surprise que la Reine eût été jusqu'à lui offrir l'appartement du Cardinal au Palais Royal, & l'entrée au Conseil. On ne le pressa pas beaucoup sur ces deux articles, à ce qu'il m'assura : il s'y refusa, & je crois qu'il fit très-mal. S'il avoit pu amener la Reine à le loger au Palais Royal, son habileté & la séduction de son esprit lui auroient dans peu fait acquérir

de l'aſcendant ſur cette Princeſſe. Un homme jeune, ambitieux, ſpirituel, habitué au commerce des femmes, habile à flatter leur amour propre, avoit bien des avantages pour s'inſinuer dans la confiance de la Reine. Elle ſe ſeroit accoutumée à le conſulter, à ſuivre ſes conſeils. Enfin, le Coadjuteur qui auroit ſû ſe rendre agréable à une grande partie du Public, qui auroit eu le Peuple pour lui, & qui ſe ſeroit ſervi habilement du fantôme appellé Monſieur, l'auroit emporté bientôt ſur un abſent, que la Reine auroit regardé comme le principe de tous ſes chagrins & des troubles qui agitoient l'État. Plus j'ai réfléchi à la circonſtance

où s'est trouvé le Coadjuteur, & plus je me suis persuadé qu'il a manqué la plus haute fortune. Ceux qui connoissent son caractère n'en seront pas surpris. Séduit par l'éclat d'une grande action & de l'extraordinaire, il ne comptoit plus pour rien ses plus solides & plus chèrs intérêts. Je ne manquai pas de faire valoir auprès du Cardinal la conduite franche & désintéressée du Coadjuteur. « Il » ne peut à la fois, lui disois-je, & » vous servir pour votre retour en » France, & combattre avec avan-» tage M. le Prince. Il faut qu'il » persiste dans son rôle, pour être » utile à la Reine dans ce qui la » touche en ce moment le plus » sensiblement; mais il agira tou-

» jours plus foiblement contre vous
» ſans s'en rendre compte à lui-
» même. Engagé à ſervir la Reine,
» il eſt à préſumer que ce qu'il fera
» pour s'oppoſer à votre retour,
» ne ſera en quelque ſorte que pour
» l'acquit de ſa conſcience, dans
» la vue de ne pas ſe diſcréditer.
» Il ſe commandera & raiſonnera
» ſes attaques, au lieu d'y être en-
» traîné aveuglément par ſon ani-
» moſité. Si les choſes reſtent dans
» l'état où elles ſont, le Coadjuteur
» ne vous en ſera pas moins con-
» traire; & d'un inſtant à l'autre,
» il peut profiter de ſon aſcendant
» ſur Monſieur, pour le réunir avec
» M. le Prince. Jeter la diviſion
» parmi vos ennemis, eſt la conduite

» la plus habile que vous puissiez
» suivre, dans une circonstance où
» tout est à craindre de leur réu-
» nion. En suivant le plan qu'on
» vous propose, vous opposez le plus
» habile au plus redoutable, & vous
» privez ce dernier de l'appui im-
» posant de Monsieur. Le tems doit
» tout ramener vers la puissance,
» comme tous les fleuves se rendent
» à l'Océan. Assuré, comme vous
» l'êtes, de l'affection de la Reine,
» à laquelle se joint la haine de vos
» ennemis, votre retour est cer-
» tain. Il en coûtera un chapeau;
» c'est comme si vous achetiez le
» pouvoir suprême par le don d'un
» hochet à un enfant. Mais quelle
» différence si votre retour étoit

» dû à M. le Prince, qui ne vous
» rappellera que pour vous con-
» duire comme un triomphateur à
» ſon char ! Déclaré votre Protec-
» teur aux yeux du Public, on verra
» dans lui l'arbitre de vos deſtins,
» qui vous éloigne, vous rappelle
» à ſon gré. Vous ne pourrez con-
» ſerver le titre & l'extérieur de la
» puiſſance, que pour faire ſans
» ceſſe le ſacrifice de la réalité à
» M. le Prince. » Je parlois enſuite avec un grand éloge du refus que le Coadjuteur avoit fait de l'appartement au Palais Royal, & du Miniſtère. . . . . *

* Il y a ici une lacune.

M. le Prince ne tarda pas à sentir tout le danger de sa position. Il reçut des avis, & prit l'alarme sur la marche de deux Compagnies des Gardes, qu'il crut commandées pour le surprendre. Il partit en conséquence une nuit précipitament pour St. Maur, & ce ne fut pas sans raison qu'il se détermina à abandonner la Capitale, où il couroit de grands dangers.

Le Coadjuteur ne s'étoit vanté de rien à la Reine, qu'il ne fût en état d'exécuter, & il remplit exactement ses promesses. Il anima la grande fronde contre M. le Prince, & répandit des écrits, dont une partie étoit son ouvrage, pour décrier sa

conduite, en dévoiler les principes, en faire ſentir les conſéquences. Le parti qu'il avoit dans le Parlement ſe réveilla, & dans peu il fut en état de balancer celui de M. le Prince. Il ſortit alors de ſa retraite, & ſe montra en état de guerre contre M. le Prince. Le Parlement ſe trouva un jour inveſti par des gens dévoués au Coadjuteur. Il étoit maître des poſtes; des armes étoient raſſemblées dans divers endroits du Palais; & ces préparatifs d'hoſtilités établis, les mots de rallîment donnés, le Coadjuteur ſe préſenta au Palais. Vous figurez-vous, au milieu de cette ſoumiſſion de tous les ordres où vous êtes accoutumée de vivre, ce Cardinal que vous voyez ſi ſimple

dans ſes manières, recherché ſeulement de quelques Amis diſtingués dont la ſociété fait les délices; pouvez-vous vous le figurer à la tête d'une multitude de gens armés, dans ce Palais où tout reſpire à préſent l'ordre, la décence & la paix, donnant des ordres d'attaque & de défenſe comme dans un camp? Ne croyez-vous pas entendre une hiſtoire de la Chine ou du Japon? M. le Prince ſe rendit au Palais, accompagné de plus de gens de qualité, mais d'une ſuite moins nombreuſe peut-être. Le Vainqueur de Rocroi, de Lens, ſe trouve en tête, dans un lieu où il n'avoit pas l'avantage des poſtes, l'Archevêque de Paris. Il y eut du trouble, il

devoit y avoir du carnage, & la Reine, à qui d'inſtant en inſtant on venoit rendre compte de l'état des choſes, me dit : « S'ils alloient être tués tous deux ! » C'eût été effectivement un beau jour pour elle. Malgré le zèle que lui montroit le Coadjuteur, il n'y eut pas une goutte de ſang répandu. On revint aux négociations, &, contre mon ſentiment, la Reine ſacrifia les Sous-Miniſtres.

. . . .

La majorité du Roi ſembla devoir redonner quelque vigueur à l'autorité. La Fronde, le Coadjuteur qui en étoit l'ame, étoient pour la Cour. Monſieur ſuivit leur exemple, déterminé par le Coadjuteur. M. le Prince, embarraſſé de ſa poſition,

fatigué des ſollicitations de ſes Amis pour lever l'étendard de la révolte, prit enfin ce parti violent contre ſon gré, & contre celui de la Cour qui cherchoit à le retenir. Ce fut une eſpèce de fatalité qui détermina cette démarche, & Monſieur a été ſoupçonné aux yeux de beaucoup de gens de l'avoir favoriſée par le deſir d'être débarraſſé de M. le Prince. . . . .
. . . . *

Un évènement heureux pour le Cardinal Mazarin, fut la mort du Duc de Bouillon, au moment où

* Il manque ici pluſieurs pages.

il alloit remplir la place de Sur-Intendant des Finances. Le Cardinal n'en avoit aucun ombrage; mais un esprit aussi supérieur que celui du Duc de Bouillon, dans un poste qui lui eût donné autant d'autorité, joint à l'éclat de son nom & à ses prétentions, ne pouvoit que préparer au Ministre beaucoup d'embarras.....
. . . . *

Le Cardinal de Retz vint enfin à Compiegne, où la Reine le reçut assez bien; tout le monde y étoit en défiance. La jalousie règnoit parmi toutes les Créatures du Car-

* Il y a ici une lacune très-considérable.

dinal Mazarin, empressées de se disputer le mérite des évènemens : mais tous se réunirent pour nuire au Cardinal de Retz. Je crois que dès ce moment il ne connut pas sa position, qu'il fut séduit par quelques mots obligeans de la Reine, & emporté par la vanité qui s'est toujours un peu mêlée dans toutes ses actions. Assuré de Monsieur, il ne crut pas que la Cour prît jamais de parti sans se concerter avec lui. Cela étoit probable & même dans l'ordre des intérêts de la Reine. Mais soit imprudence heureuse, ou lumière acquise par quelque trahison, la Reine sentit toute la foiblesse de Monsieur, n'eut pour lui aucuns ménagemens, & essaya sur

lui-même le premier emploi de l'autorité Royale. On lui fit dire de ſortir de Paris, & de ſe retirer à Limours; & il partit ſans aucune réſiſtance. Le Cardinal de Retz, auroit dû être étourdi de cet acte d'autorité exercé ſur la première perſonne de l'État. Privé de ſon appui, il lui reſtoit peu de moyens, & les premiers momens propres à agir dans les circonſtances critiques ne reviennent plus. La Majeſté Royale avoit repris tout ſon éclat, & la puiſſance de la Reine ſe trouva en deux jours établie comme ſi elle n'avoit jamais reçu d'atteinte. Je m'apperçus, à un ton d'aigreur que prit la Reine en me parlant du Cardinal de Retz, que ſa poſition

étoit moins bonne qu'il ne la croyoit, & je cherchai à pénétrer plus avant, en excitant l'Abbé Fouquet à parler. Il ne me donna pas le tems de faire une grande dépenſe en pénétration ; car il me dit nettement, que ce n'étoit plus le tems pour le Roi de négocier avec ſes Sujets, & que ſon avis étoit qu'on prît le Coadjuteur mort ou vif. Servien n'étoit guères plus modéré. Le Tellier ſeul auroit mieux aimé ſe débarraſſer par des voies de douceur de la préſence du Cardinal, & lui faire un pont d'or. Il ſeroit difficile de déterminer ſi la Cour étoit de bonne foi dans ſes négociations avec le Cardinal de Retz, pour lui faire quitter Paris avec honneur, ou ſi l'on cherchoit à l'amuſer

l'amuſer pour ſaiſir l'occaſion de s'aſſurer de ſa perſonne. Je crois que l'un & l'autre ſont vrais ſuivant les époques. Cette différence de tems & de ſentimens n'eſt pas aſſez obſervée dans les affaires & dans l'hiſtoire, & fait porter des jugemens abſolument oppoſés. Si le Cardinal de Retz eût bruſqué ſon accommodement dans les premiers tems, ſans s'obſtiner à vouloir procurer des avantages à ſes Amis, & faire en quelque ſorte la loi, il auroit obtenu pour lui ce qu'il pouvoit deſirer. L'Abbé Fouquet imaginoit chaque jour quelque nouveau moyen de s'aſſurer de la perſonne du Cardinal de Retz, & vous allez voir, par ce que je vais vous raconter, quelle

étoit l'activité de sa haine, & ce que le Cardinal de Retz avoit à craindre au milieu des embûches qu'on lui tendoit.

Cet Abbé, enragé d'avoir manqué plusieurs entreprises contre le Cardinal de Retz, crut avoir trouvé un moyen de réussir. Le Cardinal avoit une affectation de galanterie qui contrastoit singulièrement avec son état, & je me souviens que Mademoiselle de Scudéry, l'entendant un jour débiter des complimens à Madame de Châtillon, me dit tout bas : *Nous avons un Archevêque qui est plus Berger que Pasteur* (*a*).

(*a*) Ce mot a été appliqué depuis à M. de Harlay.

L'Abbé Fouquet imagina de mettre à profit la foibleſſe du Prélat, afin de l'attirer dans le piège. Mademoiſelle de Sainte-Hélène, fille de dix-huit ans, d'une grande beauté & d'un eſprit fort ſimple, parut à l'Abbé Fouquet un objet propre à ſéduire le Cardinal, & l'on a ſçu depuis qu'il diſoit à ſes confidens: *Voilà l'hameçon qui me fera prendre le rouget.* La Mère de la Demoiſelle, intrigante & pauvre, ſe prêta aux vues de l'Abbé qui n'épargna pas l'argent. La fille fut endoctrinée, ſiflée par lui; & dans peu de jours elles débutèrent dans le monde avec un équipage brillant, de belles livrées, & tout l'éclat qui pouvoit relever le prix de la conquête. L'Abbé

Fouquet, & c'étoit l'objet eſſentiel, avoit eu ſoin de les loger dans une maiſon qui avoit beaucoup de profondeur & une porte de derrière. C'eſt par là qu'on fit le projet de faire ſortir le Cardinal, après s'être aſſuré de lui par force, dans le moment d'un rendez-vous donné par la demoiſelle. Les gens du Cardinal l'auroient attendu de l'autre côté ſans inquiétude, & n'auroient pas été ſurpris de le voir s'oublier dans une maiſon habitée par une auſſi charmante perſonne. Il s'agiſſoit de faire connoiſſance avec le Cardinal de Retz. La Mère imagina le prétexte de lui demander ſa protection auprès de Monſieur. La vue de la Fille détermina bien vîte le Prélat

à promettre tout ſon appui. La déclaration ſuivit de près, & les gens du Cardinal s'empreſsèrent auprès d'une perſonne dont la conquête enflammoit tous les deſirs de leur maître, & firent valoir ſa généroſité & ſon crédit. Mademoiſelle de Sainte-Hélène ne montra de réſiſtance que ce qui étoit néceſſaire pour irriter ſa paſſion, ſans le déſeſpérer. Elle parut flattée de l'effet que ſes charmes produiſoient ſur un homme qui fixoit l'attention de la France & de l'Europe. Enfin, au bout de peu de tems, elle eut l'air de ſe rendre, ſubjuguée par ſon éclat, ſéduite par ſon eſprit, & conſentit à un rendez-vous. On ne pourroit pas décider lequel fut plus

ſatisfait du Cardinal ou de l'Abbé Fouquet. La haine & l'amour dûrent ſe diſputer à qui l'attente de ce rendez-vous feroit éprouver un ſentiment de joie plus vif. Un incident dérangea tout. La demoiſelle avoit un Amant : elle lui fit confidence de la Tragi-comédie qu'on préparoit. Il étoit parent de Montréſor : il ne perdit pas un inſtant à l'inſtruire. Le Cardinal de Retz en fut pour les frais de ſon imagination, & l'Abbé Fouquet pour ſon argent.

Je tâchai de faire entendre au Cardinal de Retz le danger de prolonger les négociations, & la néceſſité d'accepter, ſans balancer, les offres qui lui étoient faites de la

ſur-intendance des affaires d'Italie, avec une ſomme pour payer ſes dettes. Je le vis pluſieurs fois; je le preſſai; mais il étoit obſédé par ſes Amis qui l'aveugloient ſur ſa ſituation. Voici ce queje lui écrivis dans un moment où je ne pus le voir, & qui précéda de peu ſon malheur.

« La conférence que vous avez
» eue avec Monſieur a tout changé
» pour vous. La Reine eſt perſuadée
» que vous avez conſeillé des bar-
» ricades. Jugez de ſes ſentimens
» d'après cette conviction, & s'il
» vous convient de ſuivre une
» généroſité aveugle pour vos
» Amis. Vous voulez des avanta-
» ges pour eux, tandis qu'il eſt

» queſtion de votre ſalut. Chaque
» jour, chaque délai rend votre
» ſort plus incertain, votre ſitua-
» tion plus dangereuſe, parce qu'on
» invente de nouvelles calomnies,
» qu'on vous prête des démarches,
» des intrigues propres à jeter
» l'allarme dans la Cour. On dit à
» la Reine : quelle confiance pren-
» dre dans un homme qui, dans le
» moment qu'il vous aſſure de ſa
» ſoumiſſion, qu'il preſſe le retour
» du Roi, exhorte l'oncle du Roi
» à la revolte, & à s'emparer de
» de ſa perſonne ? On dit que vous
» négociez avec M. le Prince,
» que votre projet eſt de vous re-
» tirer à Mézières ou à Charleville,
» de lui livrer ces places, & de

» vous joindre entièrement à lui
» & aux Eſpagnols. Ce n'eſt point
» abandonner ſes Amis que de dé-
» rober au danger ſa liberté, & ſa
» vie qui peuvent un jour leur être
» utiles, lorſqu'on ne peut que
» riſquer l'un & l'autre ſans fruit :
» c'eſt ſervir leur intérêt que de
» ſonger à ſa ſûreté avant tout.
» Vous connoiſſez la violence du
» caractère des perſonnes qu'on
» conſulte ; & leurs ſcrupules, je
» crois, ne doivent pas vous raſſu-
» rer. Acceptez donc tout ; il en
» eſt tems encore : je voudrois vous
» ſavoir ſur la route de Rome.
» Souvenez-vous de votre prédic-
» tion à Monſieur : *Vous ſerez fils de*
» *France à Blois, & moi Cardinal*

» *à Vincennes.* La moitié en eſt
» vérifiée. Ceux qui vous entourent
» ont des intérêts, s'aveuglent ſur
» vos moyens. Je ſuis plus à portée
» de juger, & je n'ai aucun in-
» térêt. »

Vous ſavez que pluſieurs fois des rêves m'ont annoncé les évènemens intéreſſans de ma vie. Je n'ignore pas tout ce que la raiſon peut oppoſer de victorieux à ma crédulité; mais que peut la raiſon contre les faits, ainſi que contre le ſentiment? Il ne faut pas être doué d'un eſprit ſupérieur pour acquérir la démonſtration que les morts ne peuvent rien, & que les vivans ſeuls ſont à craindre. Je le donne au plus

brave : qu'il entre la nuit dans un caveau, qu'il y reſte une heure au milieu des cercueils, & qu'il me diſe s'il n'a pas éprouvé une ſecrette terreur. On fourre ſa tête dans ſes couvertures en entendant gronder l'orage, & l'on ſait bien que la foudre ne ſera pas arrêtée par cet obſtacle. On craint la nuit les revenans dont on plaiſante le jour. On eſt frappé des prédictions des devins. Les plus célèbres perſonnages de l'antiquité ne regardoient pas les ſonges comme indifférens ; ils ajoutoient foi aux prédictions, & peut-être la confiance qu'elles inſpiroient a ſoutenu plus d'un grand homme au milieu des revers & des infortunes qui auroient dû

l'abbattre : les eſpérances des deſtinées qui lui étoient annoncées, ont animé ſon courage prêt à s'éteindre. Qui peut ſe vanter de connoître l'eſſence de l'eſprit de l'homme, & ſes relations avec tout ce qui l'environne? Qui peut aſſigner avec certitude les cauſes de ce qui ſe paſſe en nous pendant le ſommeil, expliquer comment les objets paroiſſent préſens, quand tout l'effort de l'imagination ne peut les rendre auſſi ſenſibles lorſqu'on eſt éveillé? On voit des perſonnes abſentes, on converſe avec elles, & elles répondent ſuivant leur eſprit & leur caractère. On ſouffre enfin, & l'on eſt heureux réellement en ſonge. Pardonnez cette digreſſion

néceſſaire pour juſtifier ma crédulité. Je m'abandonne à vos plaiſanteries plutôt que de ne pas vous dévoiler mes foibleſſes, & ce qui eſt plus courageux, mes ridicules. Je reviens à mon ſonge. Il me ſembla une nuit en dormant, que j'étois dans une vaſte forêt, peuplée de divers animaux. Il y avoit des Lions, des Singes, des Tigres, des Renards. Un Cerf agile & audacieux, étoit pourſuivi par la plupart des animaux qui employoient contre lui la force & la ruſe; mais il échappoit ſouvent à leurs pièges par ſon inſtinct & ſa légèreté. Je voyois les embûches qu'on lui tendoit, & je l'avertis pluſieurs fois, ſans qu'il y fit grande attention.

Une jeune Biche blanche s'approcha de lui, & l'engagea à le ſuivre. Je tâchai vainement de le faire ſortir d'une route où je voyois des pièges habilement tendus. La Biche blanche l'entraîna, malgré mes conſeils & mes prières, & je le vis bientôt après pris dans le piège. Il y reſta quelque tems, & en ſortit privé de ſon bois, & eſtropié. Je me réveillai en ſurſaut, & le jour même j'appris que le Cardinal de Retz étoit arrêté. Madame de Leſdiguieres étoit la Biche blanche qui l'avoit égaré.

Un confident du Cardinal de Retz vint chez moi la nuit déguiſé, pour s'entretenir de ce triſte évé-

nement qui jeta la consternation parmi tous ses Amis. Après avoir épuisé tous les moyens de lui procurer sa liberté, dont aucun ne nous parut assuré : « il n'y en a qu'un, lui dis-je, de facile, d'infaillible, de prompt ; mais il exige la plus grande célérité pour l'exécution. La liberté du Cardinal de Retz, tout bien considéré, est entre les mains des Prêtres : la conduite courageuse du chapitre & des Curés, peut seule briser promptement les chaînes de leur Archevêque. Je ne répondrois pas qu'il sorte vivant de sa prison ; mais il faut passer pardessus cette crainte qui ne l'arrêteroit pas. Qu'on ferme les Eglises, que tous secours spirituels soient

réfusés pendant trois jours, & le Cardinal de Retz est en liberté le quatrième. La Cour tremblera ; le Public se soulèvera lorsque les enfans seront privés du baptême, lorsque les mourans demanderont en vain les Sacremens. Le peuple animé par le Coadjuteur a fait sortir Broussel de prison. Excité par tout le Clergé, consterné d'être sans Prêtres & sans Autels, le Peuple fera les plus grands efforts pour rétablir la communication interrompue avec le Ciel. Un grain de religion mis dans les affaires générales est mille fois plus à craindre que toutes les intrigues des Frondeurs. » Il fut de mon avis ; mais l'oncle du Cardinal de Retz, vieux, foible, jaloux de son

ſon neveu, n'oſa ou ne voulut pas embraſſer ce parti déciſif. Le chapitre n'agit que foiblement, & les verroux de Vincennes ſe fermèrent pour long-tems ſur le Cardinal de Retz.

Vous avez dû voir dans le cours des évènemens que je viens de vous faire parcourir, qu'il n'eſt aucun des perſonnages principaux qui ait ſu mettre à profit les momens déciſifs. Aucun d'eux n'a connu ſes forces; & ni Monſieur, ni M. le Prince, n'ont jamais ſu préciſément ce qu'ils vouloient. Il m'eſt facile de vous convaincre de cette vérité, par un tableau en raccourci des fautes de chacun des Acteurs qui ont rempli la Scène.

M. le Prince auroit pu aſpirer à la régence ; c'étoit le ſeul objet digne de ſon ambition, & il n'en a jamais eu l'idée. Il a expoſé ſa liberté, ſa vie, & la fortune de ſa maiſon, pour le plaiſir de ne pas ſe contraindre, & par l'appas des plus foibles avantages. Il s'eſt ſéparé de la Cour vers laquelle ſon penchant l'attiroit, & il a fait la guerre civile à laquelle il répugnoit par principes.

Monſieur déteſtoit le Cardinal Mazarin, & il a pu dix fois le faire arrêter au Luxembourg, le livrer au Parlement, ou l'envoyer en Italie. Un moyen ſi ſimple n'eſt jamais tombé dans ſon eſprit. Il s'eſt

brouillé avec M. le Prince; il a pu le faire arrêter chez lui, on lui en a donné le conſeil, & il n'a pas oſé. Il n'a eu qu'un pas à faire pour être Régent, & n'en a pas eu la velléité.

. . . . .

Le Cardinal de Retz a pu s'oppoſer à la rentrée du Roi à Paris, & il l'a précipitée contre l'avis de tous ſes Amis & contre ſes intérêts.

.

Enfin la Reine, avec tout le poids de l'autorité, environnée de tout l'éclat du Trône, avec des tréſors à répandre pour diviſer les partis & gagner les Chefs, avec des armées à ſes ordres, s'eſt laiſſée réduire à fuir de ſa capitale. . . . .

. . . . *

* Il ſe trouve ici une lacune conſidérable.

César eſt le plus grand homme dont puiſſe ſe vanter l'humanité, parce qu'il eſt peut-être le ſeul qui ait ſu remplir tout ſon mérite.

. . . .

. . . .

Ces Mémoires ne ſont point achevés : ils paroiſſent avoir été écrits vers 1664, avant que la Princeſſe Palatine, long-tems incrédule, enſuite incertaine, eût conſacré, ſans retour, ſa vie entière à la dévotion & à la plus auſtère pénitence. C'eſt à cette époque, ſans doute, qu'elle aura renoncé à continuer des Mémoires qu'elle ſe ſera repenti d'avoir commencés; elle les aura enſuite oubliés; peut-être aura-t-elle cru les avoir brûlés; peut-être ont-ils été conſervés par la perſonne à qui ils étoient adreſſés. On a trouvé jointe à ces Mémoires, une Lettre de la Princeſſe Palatine à Madame de Leſdiguieres, ſans datte, mais qui doit évidemment avoir été écrite vers la fin de Septembre 1661. Cette Lettre a la même authenticité que les Mémoires, avec leſquels d'ailleurs elle a une liaiſon ſenſible. Nous avons cru que le Public la verroit avec plaiſir, & qu'il nous ſauroit gré de n'avoir rien retranché du manuſcrit précieux que nous lui faiſons connoître.

LETTRE

DE MADAME

LA PRINCESSE PALATINE

A MADAME

DE LESDIGUIERES.

« CE n'eſt point, Madame, un
» grand malheur pour notre Ami,
» comme quelques Perſonnes le
» penſent, que la diſgrace du Sur-
» Intendant. Il ne s'intéreſſoit à
» M. le Cardinal de Retz, que par
» le deſir d'enlever à M. le Tellier
» une négociation importante, &

» par la manie d'attirer à lui toutes
» les affaires. Il ſe croyoit premier
» Miniſtre depuis ſix mois, & une
» partie du Public partageoit & fa-
» voriſoit par ſes empreſſemens
» cette illuſion. Il eſt bien ſimple
» que notre Ami, dans l'éloigne-
» ment où il eſt des affaires & des
» perſonnes, ſoit tombé dans la
» même erreur. Il y a eu bien des
» Miniſtres diſgraciés depuis trente
» ans ; aucun n'eſt tombé avec
» tant d'éclat, & n'a inſpiré autant
» d'intérêt. L'acharnement de ſes
» ennemis redouble encore la com-
» paſſion publique. Il y a un grand
» nombre de Femmes qui n'oſent
» ſe montrer ; ce ſont celles dont
» on a trouvé des Lettres, des

» Portraits, parmi les papiers du
» Sur-Intendant : on parle d'une
» grande caſſette qui en eſt rem-
» plie, ainſi que de cheveux de
» toutes les couleurs ; le tout eſt
» étiqueté avec un ordre admira-
» ble, & qu'il ſeroit fort à deſirer
» qu'il eût mis dans ſes autres affai-
» res. Le Tellier paroît être dans
» une grande faveur, & Colbert,
» homme d'affaires du Cardinal
» Mazarin, deſtiné à ſuccéder à
» M. Fouquet. Je crois que c'eſt
» à M. le Tellier que nôtre Ami
» doit s'adreſſer ; mais il le connoît
» de longue main, & doit être en
» garde contre ſes ruſes. Le Sur-
» Intendant plus décidé, plus gé-
» néreux, plus curieux de gloire,

» auroit mieux convenu à ſes inté-
» rêts, & je le regretterois s'il avoit
» eu le crédit néceſſaire ; mais
» depuis long-tems le Roi n'avoit
» nulle confiance en lui. Je ne
» puis être utile à notre Ami dans
» la poſition où je me trouve ; la
» plus noire ingratitude a été le
» prix dont on a payé mes ſervices ;
» & la part que j'ai eue aux affaires,
» loin de ſervir à ma conſidéra-
» tion à la Cour, eſt un motif de
» défiance & d'éloignement. On
» me fait l'honneur de me crain-
» dre, & on ſuppoſeroit des pro-
» jets d'intrigue dans la plus ſim-
» ple démarche que je ferois pour
» ſervir mes Amis. Je ſuis un
» Acteur hors de la Scène. Après

» les grands évènemens dont j'ai
» été témoin, où j'ai joué un rôle
» intéressant, les tracasseries de
» Cour me paroissent bien insipi-
» des, & j'ai la plus grande indif-
» férence pour ce qui se passe. La
» Reine Mère est embarrassée avec
» moi; elle m'a sacrifiée à l'avi-
» dité d'un homme mourant, dont
» elle avoit à se plaindre, qu'elle
» n'aimoit plus : la foiblesse sera
» éternellement le défaut des Prin-
» ces. Ce qu'il y a de plus simple
» en apparence, c'est d'avoir une
» volonté, un sentiment, & c'est
» ce qu'il y a de plus rare : les
» hommes sont si bien familiarisés
» avec l'inconstance & la foiblesse,
» que celui qui veut constamment,

» & qui conſerve les mêmes ſenti-
» mens, paſſe pour extraordinaire.
» J'embellis ma maiſon, je cultive
» mes Amis, je m'entretiens du
» paſſé avec eux, & j'arrange mes
» affaires, auxquelles j'ai trop peu
» ſongé dans le tourbillon des
» grands intérêts qui m'ont agitée.
» Je me laiſſe aller à vous parler de
» moi, & mon projet en prenant la
» plume étoit de vous entretenir
» du Cardinal de Retz : je reviens
» à ce qui le regarde. La Cour a
» grande envie de finir ſon affaire,
» on conſentira à lui donner des
» revenus ; mais on le forcera à
» ne parler que de lui. Ce n'eſt
» plus le tems de compoſer pour
» ſes Amis, de faire un traité.

» Il eſt réduit à accepter un par-
» don ; ce ſeroit embrouiller ſes
» affaires, que chercher à y faire
» entrer les intérêts de ſes Amis.
» M. de Chandenier eſt malheu-
» reux, mais ſa charge eſt don-
» née, & ne lui ſera pas rendue.

» En m'occupant de l'arrange-
» ment du Cardinal de Retz avec la
» Cour, j'ai pouſſé mes réflexions
» plus loin, & je me ſuis demandé
» quelle ſeroit ſa place dans le
» monde, après le rôle qu'il a joué.

» Dans les premiers jours qu'il
» ſe montrera à la Cour, il fixera
» tous les regards, on s'empreſſera
» ſur ſes pas, & il pourroit bien

» prendre la curiosité pour de l'in-
» térêt & de la considération. Les
» Courtisans chercheront dans ses
» manières, sa figure, ses expres-
» sions, la matière d'un ridicule,
» & avec tout son esprit il y prê-
» tera peut-être ; six ans d'absence
» de la Cour y rendent étranger,
» & l'on passe pour ridicule lors-
» qu'on ignore la mode & le jargon
» du moment. Quand la Ville &
» la Cour se seront rassasiées de la
» vue du Cardinal, qu'on aura
» épuisé le chapitre de son traite-
» ment, de sa réception, cité quel-
» que trait de sa conversation, que
» les femmes & les gens à la mode
» auront jeté quelque ridicule sur
» lui, il tombera dans l'oubli. Une

» Cour jeune, galante, occupée
» de bals & de comédies, s'em-
» barrassera peu d'un homme qui
» aura l'air d'un Romain ressuscité.
» Quelques anciens Amis lui res-
» teront attachés, & quelques cer-
» veaux creux se persuaderont qu'il
» pourra encore gouverner, &
» peut-être lui mettront cette chi-
» mère dans l'esprit. Si le Cardinal
» de Retz avoit une grande for-
» tune, son rôle seroit moins em-
» barrassant; la richesse est, après la
» faveur, ce qui attire le plus les
» hommes; il pourroit avoir une
» grande maison, accueillir les
» savans, les gens de mérite, &
» il deviendroit du bon air d'être
» admis chez lui. Mais notre Ami

» a des dettes immenſes, & je
» connois l'élevation de ſon ame,
» il ſe fera un devoir & une gloire
» de payer ce qu'il doit, de rendre
» à des Amis, qui l'ont généreuſe-
» ment ſecouru, des ſommes dont
» ils ſe ſont privés pour le faire
» ſubſiſter avec la dignité conve-
» nable. Tout bien examiné, il
» n'y a que trois partis à prendre.
» Le premier d'obtenir de ſe retirer
» à Rome, où il emporteroit ſa
» gloire & ſa réputation; mais à
» Rome un Cardinal eſt un per-
» ſonnage ſi conſidérable, qu'il ne
» lui eſt pas permis de vivre ſans
» faſte & ſans une grande magnifi-
» cence extérieure; il faut donc
» renoncer à ce parti qui auroit eu

» beaucoup d'avantages. Le ſecond
» de ſe retirer à Commercy, d'y
» vivre dans la ſolitude, la plus
» grande ſimplicité, & la pratique
» des vertus chrétiennes, d'y em-
» ployer ſon tems à écrire pour la
» défenſe de la Religion & l'édi-
» fication publique. S'il pouvoit
» adopter ce genre de vie, & le
» ſuivre conſtamment pendant dix
» années, il ſeroit un jour le
» premier homme de ſon ſiécle
» aux yeux des Gens du Monde,
» de la Cour, de la Ville, des
» Dévôts, du Peuple, de l'Europe.
» Ce ſeroit un nouveau St. Au-
» guſtin, connu comme lui par ſes
» égaremens, ſa converſion, &
» la ſublimité de ſon génie. La

» vie ſimple qu'il auroit menée
» l'auroit mis à portée d'acquitter
» ſes dettes, & il ſe trouveroit
» après ces dix années un revenu
» immenſe. Il n'eſt point de place
» à laquelle il ne pût alors aſpirer,
» porté par une réputation qui
» n'auroit rien d'égal au monde;
» il auroit à choiſir dans les places
» de l'Egliſe les plus éminentes,
» & obtiendroit peut-être la part
» qu'il voudroit au Gouvernement.
» Voilà un beau rêve que je fais,
» m'allez-vous dire. Hélas! je le
» ſais; le premier joli minois que
» trouvera ſur ſes pas notre nou-
» veau St. Auguſtin, détruira l'é-
» difice de ſa ſainteté. Revenons
» à ce qu'il y a de plus ſimple:
qu'il

» qu'il vive à Commercy d'abord, » ensuite à Paris, quand on lui » permettra; mais qu'il ne se » laisse pas entraîner à l'enthou- » siasme du moment; qu'il voie » peu de monde, & qu'il évite les » grands engagemens de cœur; » car vous connoissez notre Ami, » s'il se prend de passion pour » quelque intrigante, il sera gou- » verné par elle, & exposé à don- » ner dans tous les travers d'une » ambition mal éteinte, qui em- » brassera des chimères faute de » réalité. Voilà ce que j'avois à vous » dire, Madame, sur notre Ami, » que vous êtes à portée plus que » moi d'instruire & de conseiller. » M. de la Rochefoucault, à qui

» je montre ma Lettre, est de mon
» avis : c'est vous en dire assez. Il
» me charge au surplus de vous
» mander, quoique cela n'ait
» guères de rapport avec mon su-
» jet, qu'il persiste dans ce qu'il
» vous a dit sur l'amour-propre
» & la coquetterie; qu'il fera un
» petit traité pour prouver que la
» vertu seroit une qualité com-
» mune, s'il n'y avoit de femmes
» galantes que celles que le cœur
» ou les sens déterminent. C'est un
» Observateur éclairé, & qui a
» une grande expérience; il m'a
» cité des traits de Madame de
» Longueville, qui fortifient son
» opinion. A l'en croire, il apper-
» cevoit, dans tout, l'amour-propre

» de sa Princesse, & le voyoit sans
» cesse faire l'office de son cœur
» & de ses sens. Il l'aimoit passion-
» nément, & cependant dit-il,
» il me paroissoit évident dans les
» momens de réflexion, que le
» rôle qu'elle croyoit jouer par
» moi dans les affaires, étoit le
» seul principe de ses sentimens.
» M. de la Rochefoucault est peut-
» être un peu suspect, il est comme
» ces Médecins qui dans toutes les
» maladies voient celle qu'ils ont
» le plus particulièrement étudiée;
» mais enfin, il a des traits de lu-
» mière qui pénétrent jusqu'au fond
» du cœur, & je lui dois en partie
» de me connoître.. Croyez-vous
» au reste qu'on soit sa propre dupe

» autant qu'on paroît l'être sou-
» vent ? que Madame de Chatillon
» par exemple, qui soutient des
» Thèses de grands sentimens, ne
» sache pas à quoi s'en tenir sur ses
» véritables dispositions ? Madame
» de M...... ne donne pas dans ce
» travers, elle se contente d'en im-
» poser par sa hardiesse : sans doute
» que, sans s'en rendre compte,
» elle pense comme le Cardinal de
» Retz, qu'il est beau d'être la
» première dans son genre, quelque
» mauvais qu'il soit, & que c'est
» un sûr moyen de ne jamais tom-
» ber dans le mépris. J'ai tout le
» loisir de faire à présent des ré-
» flexions morales ; il a été un tems
» où je me trouvois tombée de

» la convulſion dans la léthargie,
» mais à préſent je ſens le prix
» d'une tranquillité que divers inté-
» rêts animent. Je vends des terres
» pour payer mes dettes, je marie
» des filles, & je m'occupe de mes
» enfans; mes journées coulent
» plus rapidement, parce que je
» ne deſire pas ſi vivement le len-
» demain. Autrefois la vivacité de
» mes intérêts me faiſoit ſouhaiter
» d'ajouter un jour à un jour, pour
» atteindre promptement à l'objet
» qui excitoit mes deſirs; & lorſ-
» qu'il ſe préſentoit, le plaiſir ou
» le ſuccès étoient toujours au-
» deſſous de la peinture que m'en
» avoit offerte mon imagination.
» Je me fais un grand plaiſir de

» ſonger que je cauſerai un jour
» dans le calme avec notre Ami.
» Il a vécu mille ans dans dix ou
» douze années, par la multitude
» de ſentimens qui ſe ſont ſuccé-
» dé, la vivacité des paſſions qui
» l'ont agité, l'importance & la
» variété des affaires qui l'ont oc-
» cupé, des plaiſirs qui l'ont eni-
» vré. Toutes ces diverſes ſituations
» n'ont pas paſſé comme un ta-
» bleau mouvant, il a réfléchi à
» meſure qu'il agiſſoit & qu'il ſen-
» toit. Il s'eſt fait des maximes
» d'après l'expérience, il pourroit
» faire un code de morale utile
» aux Rois, aux Princes & aux
» hommes de toute condition. J'ai
» vécu auſſi quelques ſiécles, &

» j'ai obſervé. La démangeaiſon
» d'écrire me prend quelquefois ;
» mais c'eſt Monſieur le Cardinal
» de Retz en qui elle ſeroit bien
» placée. Une choſe m'arrête dans
» le projet d'écrire : j'aime à tout
» dire, & une femme ne peut ja-
» mais dévoiler tous ſes ſentimens,
» expliquer par conſéquent le vrai
» principe de la plupart de ſes
» actions, de ſes divers engage-
» mens. Peut-être ſuccomberai-je
» à ce deſir. Autrefois je faiſois des
» confeſſions générales, & je crois
» que le plaiſir de parler de moi,
» de m'abandonner ſans inconvé-
» nient, entroit autant que la dé-
» votion dans cette effuſion de
» mes ſentimens, dans cette pein-

» ture fidèle de mes actions. Je sens
» que je fais un traité, & je ne
» comptois vous écrire que quel-
» ques lignes sur notre Ami. Je
» me laisse aller au plaisir de m'en-
» tretenir avec vous, & parce que
» je suis bien sûr que M. de Retz
» vous remettra fidèlement ma
» Lettre. On craint d'écrire en ce
» moment, on craint de parler,
» toute correspondance est sus-
» pecte depuis la disgrace du Sur-
» Intendant; on épie ses Amis,
» & les plus indifférentes connois-
» sances sont présentées, comme
» des Amis par ceux qui desirent
» leur nuire. Je plains beaucoup
» Madame Duplessis Bellière, on
» dit qu'on a mis le scellé sur

» ses papiers. Gourville n'est pas
» encore arrêté, mais on ne doute
» pas qu'il ne le soit. La conster-
» nation est parmi tous les gens
» d'affaires; ils s'attendent à une
» chambre de justice : frappez le
» Pasteur, & les brebis seront dis-
» persées. On fait mille allusions
» sur les lézards de Le Tellier, & la
» couleuvre de Colbert. Si l'on en
» croit les Courtisans, le Roi gou-
» vernera par lui-même. Il prend
» goût au travail, il veut tout voir;
» tout signer, cela est beau à vingt-
» trois ans; mais ses fréquentes
» visites dans la chambre des Filles
» d'honneur, font croire qu'il trou-
» vera qu'il est des moyens de pas-
» ser plus agréablement son tems.

» La chaſſe & les ballets sont en-
» core de grands obſtacles. La ſai-
» ſon de la campagne commence
» à s'avancer : ne reviendrez-vous
» pas être témoin des grands chan-
» gemens qui ſe préparent ? J'ou-
» bliois de vous dire qu'il faut
» conſeiller au Cardinal de s'adreſ-
» ſer directement au Roi, ou à ſes
» Miniſtres. Les Négociateurs ne
» cherchent qu'à ſe rendre néceſ-
» ſaires, & compliquent ſes affai-
» res par le mélange de leurs inté-
» rêts. Tous ces Entremètteurs
» cherchent à ſe nuire & à l'em-
» porter, & il ſemble qu'ils pren-
» nent plaiſir à donner un air
» d'intrigue à leurs négociations.
» Que notre Ami ſe conſulte bien,

» qu'il consulte M. de Caumartin
» qui est désintéressé, zélé, &
» homme d'esprit, & qu'il fasse
» ses propositions nettement. Des
» Abbayes & une somme d'argent
» la plus forte possible, voilà à
» quoi il faut se réduire. Adieu
» Madame, revenez; ce ne sera
» jamais assez tôt pour moi, & je
» dirai pour vous, car la vie des
» châteaux ne vous va pas. »

FIN.

JAN 9 1935